

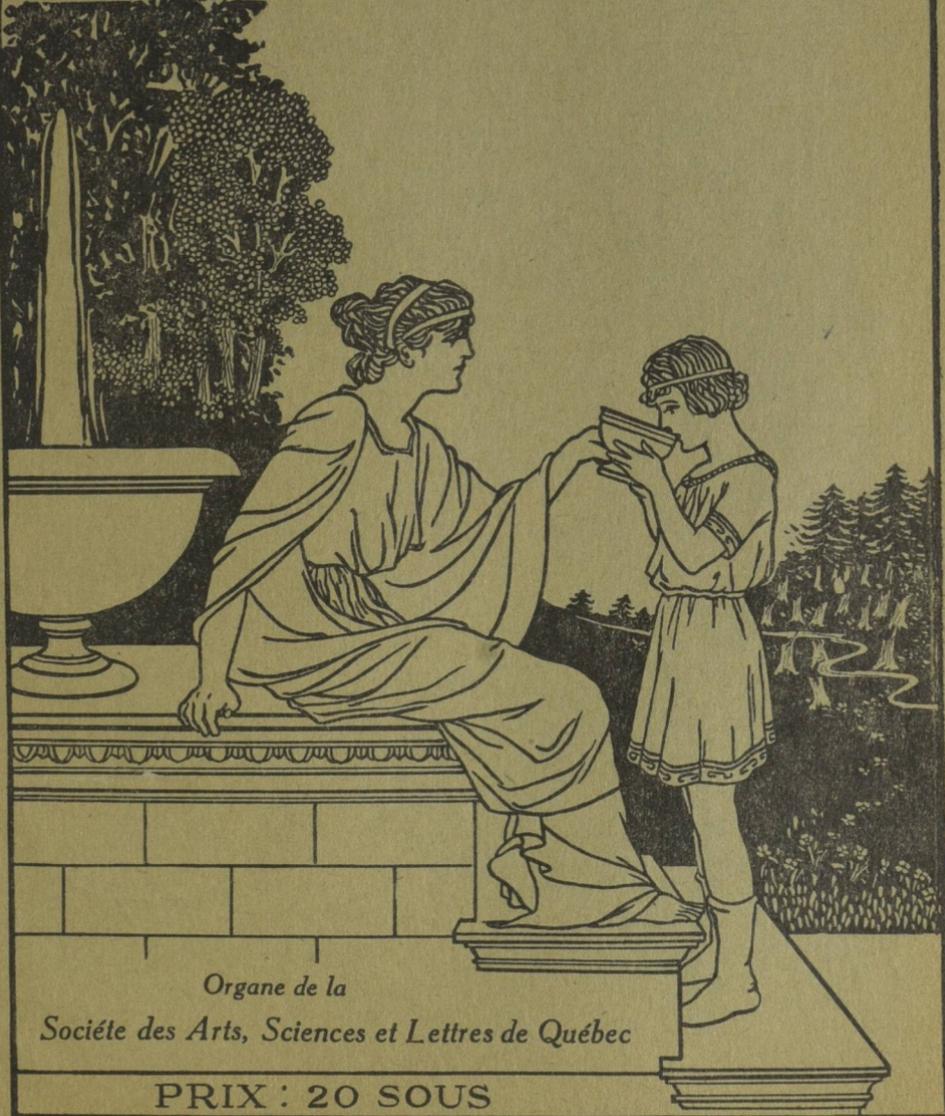
Vol. II

Québec, Avril 1922

No 12

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



Organe de la
Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

PRIX : 20 SOUS

LE THEATRE DE LA PORTE ST-JEAN

L'AUDITORIUM

DE QUEBEC

Est le rendez-vous des amateurs des plus belles pellicules cinématographiques et du meilleur vaudeville.

Fauteuils des plus confortables.

Grand orchestre de premier ordre.

Conditions hygiéniques et de protection contre le feu sans égales.

Nous sollicitons votre patronage.

Pendant l'intermède des représentations les messieurs sont invités à aller déguster un verre de bière dans notre taverne de luxe, vis-à-vis le passage des pas perdus

TELEPHONE 6300

SANS DOULEUR

Notre merveilleuse "ACAINE" vous garantit : L'EXTRACTION de vos dents ABSOLUMENT SANS DOULEUR, et de plus l'extraction des nerfs dentaires sans aucun mal, suivie du plombage immédiat en une seule séance, chose "Unique au monde".

Dentiers, ponts, etc., faits par des experts et complétés dans une même journée.

Le coût de l'extraction est déduit de celui des dentiers.

TOUT TRAVAIL GARANTI

HOULE & LAFOREST

DENTISTES

76 rue St-Joseph Québec, :-: Téléphone 5926

Bureaux ouverts le soir

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTREE

Adresse : LE TERROIR, Enrg. — Case postale 365 — Québec

Abonnement payable d'avance : \$2.00 par année

Vol. II, No 12.

Québec

AVRIL 1922

SOMMAIRE

Pages	Pages
Le Peuplier, poésie, Silvius..... 530	Revue des Lectures, Damase Potvin..... 572
D'un mois à l'autre, Damase Potvin..... 532	Table générale des Matières..... 574
Les nôtres dans l'Ouest, J.-Ed. Fortin..... 538	
Sur les grèves d'Escoumains, Alp. Désilets..... 555	GRAVURES ET PORTRAITS
Aubes et réveils, Ernest Chouinard..... 560	Dans nos érablières..... 537
Coutume Provençale..... 565	Sur les grèves d'Escoumains..... 559
Le Coin des Artistes, H. Magnan..... 567	M. J.-Ed. Fortin..... 537
Le Coin des Musiciens..... 571	M. Alph. Désilets..... 555

NOTRE DEUXIEME VOLUME

La présente livraison du TERROIR étant la dernière de notre deuxième année, l'on trouvera à la fin du présent fascicule la Table générale des matières du deuxième volume de notre revue.

NUMEROS DEMANDES

Nos abonnés qui ne collectionnent pas le TERROIR nous rendraient un grand service en nous retournant les numéros 2, 3 et 5 de la 1ère année, afin de compléter quelques séries pour notre bibliothèque.

NOTRE PROCHAIN NUMERO

Notre prochain numéro, celui de mai, contiendra de nombreux et très intéressants articles, entre autres: Le texte de la conférence de Ginevra sur le suffrage féminin: un conte: Le Pain Volé, par J.-Chs. Harvey, Chronique Littéraire, par Justin, En Flânant, par Jean Minuit et de nombreuses notes bibliographiques que nous n'avons pu passer dans le présent numéro.



LE PEUPLIER

*Dans les jours de l'hiver rude et mélancolique,
J'ai regardé souvent un peuplier antique
 Debout sur le flanc d'un coteau;
Il est seul, entouré d'une forêt d'arbustes
Qu'il semble protéger de ses longs bras robustes,
 Comme le pasteur son troupeau.*

*Pas un oiseau n'y vient chanter ses mélodies;
Nulle feuille qui tremble à ses branches raidies
 Ainsi que les membres d'un mort.
Quelquefois, dans les nuits où la tempête gronde,
On l'entend qui gémit une plainte profonde
 Dont tressaille celui qui dort.*

*Mais attendons les jours de matinale aurore,
Des jours plongeant leurs feux dans le sol froid encore,
 Comme des flèches dans la chair;
Attendons que le vent, d'une plus douce haleine,
Gravisse la colline et coure dans la plaine,
 Et de parfums embaume l'air.*

*Oh! sentez-vous la vie et l'abondante sève,
Comme un fleuve envahit les replis d'une grève,
 Monter au cœur du peuplier ?
Et le bourgeon fleurit sur la branche superbe,
Les feuilles, chaque jour, font plus d'ombre sur l'herbe,
 Tant on les voit se déplier.*

*Pauvres feuilles, combien verront le soir d'automne ?
Combien couvriront d'or l'arbre grand qui rayonne
Des splendeurs du soleil couchant ?
Et que déjà la brise en aura détachées,
Mortes après un jour, à jamais desséchées,
Que l'homme soulève en marchant.*

*Elles tombent lorsque l'oiseau vient sur la branche,
Quand la goutte de pluie artistement se penche
Sur le bord de la feuille et luit ;
Elles tombent souvent par les brises berceuses ;
Même, qui sait pourquoi, lentes, silencieuses,
Elles tombent, durant la nuit ?*

*Mais avez-vous compté les feuilles téméraires
Qui laissent l'arbre fort par les folles colères
Des vents tout à coup déchaînés ?
Qui donc peut les pousser dans leur course fatale ?
On croirait voir Satan de sa rage infernale
Poursuivre ceux qui sont damnés.*

SILVIUS.

Chicoutimi, mars 1922.



D'UN MOIS A L'AUTRE

La sainte Liturgie est riche en mystères et en enseignements en ces jours de prime-printemps où l'Eglise célèbre les anniversaires de tant de douloureux et de glorieux événements.

Durant deux semaines, d'abord, la passion du Christ est devenue la pensée unique de l'Eglise et de toute la chrétienté. Abimée dans la tristesse de son deuil, l'Eglise, veuve désolée, pleure le trépas de son céleste Epoux. Aussi, ses temples sont-ils voilés de teintes austères et ses prières deviennent-elles des gémisséments douloureux. Elle parera ses ministres de vêtements noirs pour exprimer les doléances de son amertume. L'Eglise en pleurs a suivi la divine victime sur la montagne de la douleur, au calvaire du supplice; elle a recueilli, au pied de l'infâme gibet, le testament divin avec le dernier soupir de celui qui donnait sa vie pour racheter le monde; et elle a vu sceller sur son corps inanimé la pierre froide du sépulcre. Alors a retenti plein d'angoisse le cri de détresse de son affliction adressé à ses enfants : "O vous tous qui passez par le chemin, voyez s'il est une douleur comparable à ma douleur!" . . .

Mais la lourde pierre du tombeau divin, un matin, s'est soulevée et, dans le monde, s'est produit le plus grand événement de l'histoire: *resurrexit sicut dixit!* . . .

Nous aurons beau, en effet, compulsier les annales de l'Humanité et donner libre cours à notre admiration en y lisant les exploits des conquérants, nous n'y trouverons jamais rien de comparable à ce qu'a accompli l'Homme-Dieu, lors-

qu'il ressuscita, trois jours après sa mort, ainsi qu'il l'avait dit. Ce triomphe contre la mort et contre la corruption du tombeau a mis le sceau divin à la religion qu'il a prêchée à travers la Judée, la Galilée et la Samarie. Il signifie que lui seul est digne de notre respect, de nos louanges et de notre adoration. Il veut dire que lui seul peut satisfaire nos âmes assoiffées de bonheur et d'immortalité.

* * *

Dans quelques jours, ce sera la lune rousse, et nous serons frais. Comme nous allons nous lamenter!

Du 21 avril au 20 mai, c'est, en effet, la lune rousse. Pauvre lune rousse! Nulle personne sur la terre et dans les cieux n'a été plus calomniée qu'elle. Les agriculteurs la chargent de tous les méfaits. C'est elle qui gèle les jeunes pousses et assassine les bourgeons naissants. Son disque a le mauvais œil et son croissant fait les cornes à la façon d'un maléfice! Sa réputation désastreuse est si nettement établie que, dans tous les doctes ouvrages qui traitent de la psycho-physiologie du mariage, elle symbolise: l'orage, le désaccord, l'acrimonie; c'est l'opposé de la lune de miel qui signifie: beau fixe, harmonie, suavité.

Et dire que la lune rousse est plus innocente que l'étoile qui vient de naître.

Son malheur est précisément de présider aux nuits de la mi-avril à la mi-mai. Or, en cette période de l'année, la température nocturne tombe considérablement. Il se produit alors, nous disent les savants, ce phénomène: la surface du sol perd une partie du calorique qu'elle a absorbé pendant le jour, et cette déperdition peut être très forte quand il n'y a pas de nuages pour réfléchir les rayons de chaleur émis par la terre et les lui renvoyer. Si, au contraire, le ciel est couvert, les nuages renvoyant par réflexion à la terre le calorique qu'elle tend à perdre, la température ne s'a-

baisse pas autant. Dans ce second cas, ciel couvert, lune cachée, tandis que dans le premier: ciel pur, lune visible— Et les plantes gèlent.

Donc, ce n'est pas la présence de la lune, c'est l'absence des nuages qui cause tout le mal.

Alors, je vous le demande, pourquoi tant en vouloir à cette pauvre lune rousse?

* * *

“Les âmes délicates et attentives se plaisent mieux à ce qui fut qu'à ce qui est, “a dit Henri de Régner, de l'Académie Française.

Pour ces âmes-là, les reliques du passé ont un prix. La possession de quelqu'une de ces reliques crée à qui les possède un devoir envers elle. Ne doit-on pas, en effet, conserver avec soin ces débris qui semblent se confier à nous pour que nous aidions à leur durée? Nous leur devons secours et protection. Ils sont comme le legs silencieux des vieux âges; ils ont été mêlés à la vie de ce qui n'est plus. Ils ont pris part à l'existence de ceux que nous aurions pu être et ils nous renseignent sur les goûts, les usages, les façons de vivre des époques voisines, ou lointaines. Grâce, enfin, à ces débris, le lien subsiste entre ce qui est et ce qui a été.

Nous avons tous entre les mains quelques-uns de ces objets qui sont une parcelle vivante d'autrefois. Nous les avons eus, par hasard, ou nous les avons recherchés par désir, quelquefois pour leur beauté, leur grâce ou leur élégance simplement, surtout à cause de leur vétusté, parce qu'ils ont le charme d'être anciens, parce qu'ils nous apportent dans leurs formes ou leurs couleurs un peu de souvenir et un peu de passé.

Il vient un temps où il se crée entre l'homme d'aujourd'hui et les choses de jadis une sorte d'amitié rétrospective, qui est diverse; elle s'adresse à un bibelot ou à un monument,

à un meuble ou à un édifice, à une étoffe ou à un bouquin. Elle va des choses aux lieux, à tout ce qui garde en soi un peu de la vie disparue. Bref! toutes ces vieilles choses sont de l'histoire. Par elles, nous redevenons contemporains des scènes dont elles furent témoins, des figures dont elles évoquent les traits. Aussi, souvent, une maison, un mur que l'on abat, est-ce une mémoire qu'on obscurcit.

Ce sont là autant de vérités que le gouvernement provincial a comprises, et plus particulièrement, l'hon. L.-A. David, secrétaire provincial, quand, à la fin de la session dernière, il a présenté à la Chambre une loi destinée à créer une commission spéciale qui verra à la classification et à la conservation de nos reliques historiques. Aucune mesure n'a mérité davantage les louanges de tous les patriotes sincères.

Et, pour notre part, nous qui avons consacré tous nos efforts aux choses du terroir, nous félicitons tout particulièrement le secrétaire provincial de cette patriotique mesure, et l'en remercions.

* * *

Avec Pâques, avec Avril, nous entrons dans l'époque des jolies légendes et des curieuses coutumes que, dans certaines de nos campagnes canadiennes, on a conservé intactes.

Voici la coutume d'offrir des œufs de Pâques. On sait qu'il y eut un temps où les œufs étaient prohibés pendant tout le carême et, le samedi saint, on en faisait bénir un grand nombre pour le jour de Pâques. Aujourd'hui, on peut manger des œufs durant tout le carême, mais la coutume des œufs de Pâques s'est conservée au grand bénéfice des confiseurs et des épiciers; à défaut d'œufs de poule, surtout quand ils coûtent soixante-quinze sous la douzaine, on a des œufs en chocolat.

Dans quelques campagnes canadiennes on remarque que de vieilles femmes conservent pieusement les œufs pon-

du le Vendredi-Saint et qu'elles ont marqués d'une croix. Elles les font gober crus, le Jour de Pâques au matin, par tous les membres de leur famille. C'est, paraît-il, pour les préserver des coliques durant l'année.

Et cette eau de Pâques qu'à la campagne on va puiser dans une rivière, le matin de Pâques, avant le lever du soleil... On la conserve pieusement, dans une bouteille, toute l'année, et elle ne se gâte pas. Elle peut guérir bien des maux affreux.

Nous allons passer, en outre, par la jolie légende des cloches. Elles, dont la voix nous berce chaque heure, s'arrêtent pour quelques jours. Elles vont partir pour Rome furtivement. Pourquoi faire? Pour demander "la permission de manger du lard". Quand elles reviendront, joyeuses comme d'un voyage de noces, rechanter dans les clochers leur hymne journalier, on entonnera :

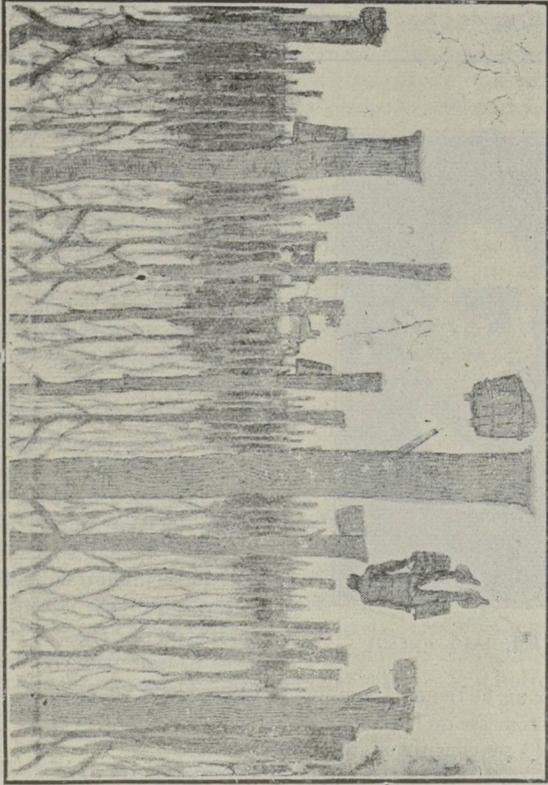
Alleluia, l'carême s'en va
On n'mangera plus de
Soupe aux pois
On va manger du bon
Chiard gras
Alleluia.

Au premier jour d'avril, nous avons eu aussi la mystification du poisson d'avril. Quelle journée joyeuse pour l'enfant qui "fait courir le poisson d'avril". Il aimera toujours mieux cependant le poisson en chocolat.

C'est qu'aujourd'hui, tout finit par le chocolat.

DAMASE POTVIN.

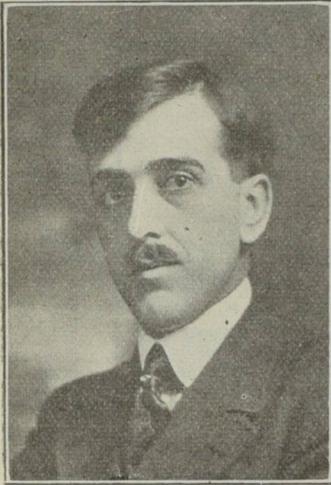
DANS NOS ÉRABLIÈRES



Scène printanière que présentent, en mars et avril, certains coins de notre "pays de Québec". Les abords de la cabane à sucre.

Chez les nôtres de l'Ouest

Conférence faite à l'Hôtel de Ville, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres, par M. J.-Edouard Fortin, avocat, directeur de l'*Eclair* de Beauceville, le 7 février, 1922.



M. J. Edouard Fortin

Partir pour l'Ouest, ce soir, ce ne sera pas, comme le dit le poète: "Mourir un peu, mourir à ce qu'on aime", mais ce sera plutôt revivre un peu, revivre avec tous ceux qu'on aime, avec ces frères éloignés qui vivent là-bas, dans les plaines immenses et fertiles, jusqu'au pied des Rocheuses et même au-delà, revivre leurs luttes et leurs espoirs, leur vaillance et leur énergie à défendre ce que nous avons de plus cher et de plus sacré: notre langue, nos traditions et notre foi. Ce sera applaudir à leur continu effort de se montrer les dignes descendants de ce La Vérendrye qui fut le premier européen à fouler le sol de l'ouest et qui nous en constitua les maîtres de par la vaillance et de par le sang, si nous n'en sommes plus aujourd'hui les maîtres de par la force et de par la constitution. Je ne regrette qu'une chose, c'est que le conférencier ne soit pas à la hauteur de la

tâche. Mais vous ne tiendrez compte que de sa bonne volonté et du désir qu'il a de remplir la promesse qu'il a faite à ses compatriotes d'Edmonton et de Régina, de parler d'eux à ses concitoyens du vieux Québec.

En juin dernier, j'avais l'avantage de traverser notre pays de l'est à l'ouest visitant toutes les capitales de nos provinces, en contact quotidien avec plus de deux cents journalistes de toutes les parties du Canada, coudoyant à chaque arrêt du train luxueux qui nous transportait à Victoria, les principaux citoyens, les chefs autorisés du mouvement politique, commercial, religieux et national du Dominion, voyant de nos yeux et touchant du doigt les beautés multiples, les immenses ressources, les richesses incroyables de notre grande et belle patrie canadienne.

Il semble inutile de dire ici que, dans le cadre d'une telle causerie, fut-elle des plus élaborées, nous pourrions résumer, condenser même les impressions multiples, les souvenirs précieux, les considérations et les réflexions de tous genres qu'appelle un tel voyage.

Je voudrais simplement, en matière d'introduction, exprimer cette idée qui peut résumer tout le sujet de longues études: Nous habitons une immense contrée, un merveilleux pays que jamais nous ne connaissons assez et que nous n'aimons jamais trop. La Providence, en nous faisant naître sur ce sol du Canada, sur cette terre de liberté, d'avenir et de vitalité saine, a fait preuve envers nous d'une paternelle bonté. Nous n'avons rien à envier aux pays étrangers: grande nature des montagnes couronnées de neiges et de glaces éternelles, ravins et précipices où grondent les torrents, plaines immenses où verdoient les moissons et grandissent les troupeaux, forêts insondables où les plus riches essences sont un gage de richesse inexploitée, mines, pêcheries, faunes innombrables, riches et populeuses cités où l'industrie se développe et promet des jours heureux, peuples paisibles et industriels, agricoles et commerçants qui ne demandent qu'à mieux connaître leurs frères de confession et de langue différentes, voilà ce qu'est le Canada que régit une constitution libérale sous un climat vivifiant et sain. Certes, nous avons nos problèmes nationaux à résoudre, nos petites misères à supporter, nos luttes à soutenir, mais combien tous ces obstacles vers une nation plus grande et plus prospère seraient-ils plus aisés à vaincre, si nous élargissions le cadre de notre esprit et si nous connaissions mieux ceux-là mêmes dont nous craignons les attaques et les coups!

Combien de préjugés n'avons-nous pas détruits dans l'esprit de nos amis, les journalistes anglais, dans nos causeries du soir, au fumoir, et avec quel sincère enthousiasme n'a-t-on pas salué cette déclaration que je faisais dans les deux langues, sous les lambris de la grande salle de réception du club Assiniboine, à Winnipeg, en réponse au discours du maire Parnell: "La province de Québec ne désire et n'ambitionne qu'une seule chose, le respect des droits d'un chacun, l'union des deux grandes races appelées à vivre et à grandir sur le sol du Canada. Elle voudrait que sa constitution, respectueuse et gardienne de la langue, de la foi et des traditions de ces deux races qui l'habitent, soit celle des huit autres provinces de la Confédération. Nous serions alors de véritables frères, loyaux à la couronne britannique et sincèrement Canadiens."

Ce n'est pas un rêve que d'ambitionner une telle solution de nos problèmes nationaux. Et l'effort d'un chacun a sa valeur dans la grande œuvre de l'édification nationale. C'est pourquoi j'ai cru bon, ce soir, d'essayer de vous dire, en quelques pages, la part que prennent là-bas les Canadiens-français, dans ce travail patriotique, tout en rappelant à votre souvenir quelques-uns des beaux sites de ce pays de l'Ouest: Victoria, les Rocheuses, Banff et le lac Louise.

Me permettez-vous une digression, avant que d'entrer dans le vif de mon sujet, en vous faisant connaître la physionomie de quelques-uns de nos compa-

gnons de voyage ? Nous tomberons ensuite dans le plus sérieux. Et tout d'abord les deux mentors de notre excursion, messieurs A.-B. Calder et C.-K. Howard, le premier du Pacifique, le second du C. N. Rys, tous deux ayant la haute direction du convoi.

Je ne saurais oublier les heures joyeuses et les pétillantes causeries que nous avons vécues dans le "state room" de M. Calder, cet Ecossais merveilleusement doué, instruit, parfait gentilhomme, généreux commensal, toujours souriant, entremêlant ses réflexions d'anecdotes joyeuses, de souvenirs personnels, de citations d'auteurs et toujours sur les lèvres, à l'adresse des dames, les vers exquis d'un poète ou le refrain d'une chanson. C'était plaisir de lui donner le change, car nous recevions la monnaie de notre pièce et nous étions là tout un groupe de joyeux lurons qui avons dégusté avec beaucoup plus de plaisir la verve pétillante de son esprit celtique et cultivé que ses substantiels cocktails et ses Havanes délicieux.

M. Howard était tout différent de M. Calder, ou plutôt, un point de ressemblance: leur parfaite courtoisie. Ni l'un ni l'autre n'ont pu se surpasser. A part cela, autant M. Calder mettait je ne sais quelle amicale rondeur dans ses relations officielles, autant H. Howard remplissait ses fonctions avec une dignité toute protocolaire. Très grand de taille, belle et sérieuse physionomie, sourire d'une douceur particulière, il y avait, dans chacun de ses gestes, une distinction de manières, un cachet de gentilhommerie qui était bien de sa race. Nous n'avons jamais eu rien à lui demander: tout nous venait à souhait et comme je suis entré dans son intimité dans des circonstances toutes personnelles, j'ai pu mieux connaître et apprécier toutes les belles et généreuses qualités de son caractère et de son cœur.

Il ne faut pas croire que messieurs les Anglais sont des gens "glaciaux", hargneux, distants. De prime abord, vous avez cette impression, mais quand j'entraî dans notre char, le St. Jérôme, ce jeudi, 2 juin, à Toronto, je me sentis tout de suite avec de vrais et bons amis.

J'avais là de vieilles connaissances, Hunter, du *Reporter*, de Kincardine, Ont., un humoriste dont les gaies reparties et les fines anecdotes nous ont bien souvent égayés; W. A. Fry, joueur de bridge enragé, original et charmant causeur qui avait pris le parti français en profonde amitié. Quand nous voyions Fry venir à nous, les mains enfoncées dans les poches de son veston, un sourire léger et narquois au coin des lèvres, l'œil éveillé, c'est qu'il y avait une bonne partie de cartes en marche, ou... une petite consommation à déguster, tout doucement. La vingt-et-unième goutte de l'élixir du Père Gaucher, ce qu'elle a amusé follement mon bon ami Fry !

Et je pourrais nommer Georges Pearce, sérieux apparemment comme un moine, mais pas aussi continent..., bon valseur et que nous rencontrions toujours de garde chez Calder; Fraser et Carmichael qui découvrirent Kamloops, la première ville "wet" que nous touchons, en entrant en Colombie Anglaise, avec le même enthousiasme que les Hébreux saluèrent la Terre Promise; Brennan,

Stuart, Keefer, Davis et que d'autres, tous d'excellents cœurs, de gais lurons et qui nous estimaient sincèrement.

Que de soirées nous avons passées à leur faire connaître Québec, notre mentalité, nos mœurs, notre constitution, et plus nous avançons dans notre voyage, plus l'intimité se faisait profonde et plus tous ces braves gens nous découvraient avec une sincère admiration. Ils nous aimaient. Le fait est que nous étions un petit groupe qui remuait ciel et terre pour mettre de la gaieté et de l'entrain dans l'excursion. Avec notre mentalité bien française, la grâce parfaite de nos joyeuses compagnes, nos chansons, nos reparties, le groupe français égayait tout le convoi, Et c'était plaisir de voir la mine surprise et amusée de ces dames anglaises quand une de nos amies passait sur le quai d'une gare, au bras de l'un de nous, riant tout librement des folies que nous débitions à cœur de jour. Car elles étaient bien françaises nos compagnes du Québec, gaies comme pinson, toujours les premières dans une partie de plaisir, possédant bien les deux langues, instruites, spirituelles, abordant tous les sujets avec une aisance parfaite et singulièrement avertie. Ces messieurs "de la race supérieure" se sont inclinés bien des fois devant la grâce et la gaieté des femmes de notre race qu'elles symbolisaient si bien.

Ce que nous en avons eu de joyeuses parties de plaisir et ce que nous en avons débité de folles plaisanteries! Il fallait bien rompre la monotonie des longues heures de courses à travers les plaines immenses de l'Ouest et conserver, même en Ontario, la gaieté réconfortante du vieux chez-nous, du Québec.

Et maintenant, si vous le voulez bien, nous allons traverser l'Ontario, le Manitoba, saluant d'un geste amical le groupe des nôtres à Hearst et à Winnipeg, et filer tout d'un trait jusqu'à Edmonton, pour vivre quelques heures avec nos compatriotes de la capitale de l'Alberta.

* * *

Nous nous sommes éveillés à bonne heure, ce matin-là du 6 juin, les canadiens-français du parti, et c'est le cœur rempli d'une délicieuse émotion que nous avons vu se dessiner, dans le lointain ensoleillé, et venir rapidement vers nous les premiers édifices de la ville d'Edmonton. Nous allons vivre une mémorable journée, revoir des amis chers, nouer des liens d'amitié avec des frères dont le souvenir ne s'effacerait jamais et découvrir, dans cet immense territoire de l'Ouest canadien, un coin du vieux Québec, tout un groupement de vaillants et généreux compatriotes qui gardent, dans leur cœur bien français, le culte de nos traditions les plus chères et combattent, inlassablement, pour en défendre le dépôt sacré.

Il était neuf heures et demie quand le train stoppa en gare d'Edmonton. Une foule sympathique nous accueille et de suite, le groupe canadien-français est reçu à bras ouverts par l'hon. M. J.-L. Côté, secrétaire provincial, Mde Côté, M. A. Boileau, courtier et président du club La Vérendrye, et quelques autres compatriotes de marque.

Nous nous rendons tout d'abord à la superbe hôtellerie du C. N. Ry., l'hôtel MacDonald, où le groupe entier des journalistes peut admirer le site magnifique et le luxe princier de ce splendide édifice. L'hon. M. Frank Oliver, un vieux pionnier de l'avant-garde libérale dans les plaines de l'Ouest et un vétéran du journalisme, encore vigoureux, souhaite la bienvenue aux excursionnistes. Nous aurons l'avantage de l'entendre, le soir de ce jour, dans la grande salle des promotions, à l'Université, nous parler de l'avenir de l'Ouest et des liens plus étroits qui devraient exister entre les deux grandes divisions du Dominion.

De la superbe terrasse qui surplombe la rivière Saskatchewan et qui sert de promenoir à l'hôtel,—une terrasse Dufferin en miniature, avec les hauteurs de Beaumont qui nous rappellent la côte merveilleuse de Lévis—nous avons une vue splendide sur la ville. A l'exemple de sa sœur cadette, Saskatoon, Edmonton a grandi comme un rêve. En 1905, elle comptait une population de 10,000 âmes. Aujourd'hui, 65,000 âmes s'agitent dans son enceinte et la cité, qui est un centre de commerce et d'industrie intense, compte plus de cent maisons de gros et un nombre considérable de magasins de détail. Son industrie principale est la mise en conserve des produits alimentaires. Trois usines considérables donnent de l'emploi à plus de 1,200 ouvriers.

La ville possède la plus grande cour à bestiaux de l'Alberta et c'est elle qui met sur le marché, avec ses crèmeries réputées, la moitié de la production du beurre de la province, soit 8,000,000 de livres. Mentionnons, également, entre autres industries importantes: la fabrication des biscuits, des farines alimentaires, des cigares, des habits, etc. C'est donc une ruche industrielle, une ville qui compterait aujourd'hui au delà de cent mille âmes, si la guerre n'était venue entraver son expansion et déprimer, pour un instant, sa merveilleuse poussée vers l'avenir. Aujourd'hui, elle a traversé cette période de gêne et de stagnation et, ramassant toute son énergie, elle a fait face à la situation d'après-guerre avec une remarquable facilité.

Ses habitants placent leur espoir et tablent avec beaucoup d'à-propos sur l'avenir des mines de charbon, qui sont nombreuses dans l'Alberta. Edmonton est construit sur du charbon, a-t-on dit. Jusqu'à quel point la chose est-elle vraie, il serait difficile de le dire; mais une chose existe, c'est le chapelet des trente mines qui l'entourent et dont la mise en opération fera la prospérité de la ville. Tout-à-l'heure, du haut de la tour des magasins de la compagnie de la Baie d'Hudson, entre deux souvenirs du vieux Québec, l'hon. M. Côté nous parlera, avec un enthousiasme qu'il ne peut cacher, de l'avenir florissant qui est réservé à l'industrie du charbon dans l'Alberta, et son geste large, mesuré, nous tracera, comme sur un plan déjà fait à l'avance, ce que sera, demain, le "greater Edmonton".

Nous passons une heure à l'hôtel McDonald, une heure de causerie charmante avec tous ces messieurs, et nous voilà partis pour une randonnée à travers la ville, dans l'auto de mon vieil ami Boileau. Tout en parcourant les rues larges, bien pavées, superbement éclairées, bordées de jolies résidences, de bâtisses

imposantes, nous causons avec ce camarade d'enfance des choses déjà lointaines d'autrefois, souvenirs de collègue et d'université, rêves de jeunesse et projets d'avenir que la réalité de la vie a vite fait de dissiper. Nous voici arrivés à la porte de sa demeure. Madame Boileau nous reçoit avec une grâce parfaite et nous nous sentons dans un foyer de chez nous en faisant sauter sur nos genoux de jolis enfants qui nous disent, en français et en anglais, tous ces riens adorables qui font le charme exquis de nos tout petits.

Notre lunch dégusté dans un restaurant de la ville, chez un brave canadien, nous reprenons notre course et M. P.-E. Lessard, député, vient se joindre à nous, Nous visitons les principaux édifices publics: Le Parlement, le Palais de Justice, l'hôtel des postes et le magnifique collège des Jésuites. Grâce à la beauté du site pittoresque et plus onduleux qui l'entoure, Edmonton produit une impression particulière. La ville est divisée en deux parties par la rivière Saskatchewan; au sud de la rivière était autrefois Strathcona. C'est cette partie que le regretté politique et philanthrope Strathcona avait choisie d'abord pour y construire la ville. Pour certaines raisons trop longues à énumérer, les autorités n'ont pas ratifié ce choix; mais on a conservé le nom de Strathcona, et aujourd'hui, Strathcona et Edmonton sont régis par le même conseil municipal.

L'une des heures les plus agréables que nous avons vécues chez nos amis d'Edmonton, a été celle où la gracieuse hospitalité de nos hôtes nous a réunis au club La Vérendrye. Par un prodige qui n'a d'explications que dans l'amour de la race et la résolution profonde de lutter jusqu'au bout pour conserver dans ce lointain pays le cachet distinctif de la vieille province, les canadiens-français de la ville et des environs, prêtres et laïques, dans un même et bel élan de générosité patriotique, ont fondé, organisé et soutiennent avec un enthousiasme sincère ce club splendide qui est leur monument National, le foyer toujours ouvert où ils viennent se retremper et respirer l'air du vieux Québec.

L'immeuble que le club occupe est d'une très belle architecture, richement meublé, avec ce caractère d'intimité qui nous met chez nous.

Nous avons causé, chanté, et, sur l'invitation de M. Boileau, M. Cormier, d'Edmunston et moi, avons, en quelques mots, traduit l'émotion que nous éprouvions de retrouver, dans cette immense contrée, si foncièrement anglaise, un oasis délicieux où sont gardées jalousement, comme en serre chaude, les plus belles traditions de la race française, et où des hommes de chez nous, patriotes ardents et trop peu connus, sont les ouvriers, les pionniers de l'établissement d'un autre Québec, dans les plaines près des Rocheuses.

M. L.-A. Giroux, avocat, nous adressa un AU REVOIR charmant à tous et la prière de crier à ceux de chez nous que ce sont des frères que nous avons là-bas, dans les grandes plaines de l'Ouest.

Après St. Boniface, Manitoba, qui est une ville presque entièrement canadienne-française, Edmonton, la capitale de l'Alberta, compte le groupe de canadiens-français le plus important de l'Ouest. Cela est dû non pas tant au nom-

bre de canadiens-français résidant dans la ville même, mais surtout aux nombreuses paroisses disséminées dans la région tribulaire d'Edmonton. Ainsi, vous comptez les paroisses de St. Albert, à neuf milles de la ville, le plus ancien établissement de canadiens-français, dans l'Alberta, St. Pierre-de-Villeneuve, Morinville, Legal, Picardville, Lamoureux, Beaumont, Lac-La-Biche, Plamondon, St-Paul-de-Metis, St. Edouard, Ste. Lina, St. Vincent, Bonnyville, Falher, Grouard, Lafond, Brosseau, et plusieurs autres.

Lors de notre passage à Edmonton, l'élément français comptait cinq représentants à la législature dont un, l'hon. J.-L. Côté, député de Grouard, était secrétaire provincial. Les autres étaient l'hon. P.-E. Lessard, député de St. Paul et ancien ministre; l'hon. W. Gariépy, maintenant de Trois-Rivières, député de Beaver River, autrefois ministre des affaires municipales; Lucien Boudreau, député de St. Albert; J.-G. Turgeon, député de Rinstone; l'hon. Lucien Dubuc, juge de la cour de district, nommé magistrat stipendiaire pour les Territoires non organisés du Nord. Depuis lors, les élections sont survenues dans l'Alberta et le parti fermier a renversé le cabinet libéral.

Nos gens sont mêlés un peu partout, dans les professions libérales, dans le commerce, la finance, etc. Leur influence grandit tous les jours. La Banque d'Hochelaga compte déjà une douzaine de succursales, dans les centres énumérés plus haut, avec un bureau provincial à Edmonton, sous la direction de M. Alex. Lefort.

Il y a quatre paroisses canadiennes dans la ville, ayant chacune son école séparée et son couvent, avec en plus une autre école séparée (High School) dans le centre de la ville. Les Rév. Pères Oblats desservent les paroisses de St. Joachim et de St. Antoine, tandis que la paroisse de l'Immaculée-Conception est desservie par M. le curé Lepage et celle d'Elm-Park par les Pères du Sacré-Cœur. Les pères Jésuites ont un collège, fondé en 1913, par le Rév. Père Théophile Hudon, où 150 élèves reçoivent une éducation franchement canadienne. Le supérieur actuel est le Père Bellavance. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Plusieurs de nos compatriotes occupent des positions enviabiles dans les affaires, comme dans les professions libérales. Nous avons rencontré au club La Vérendrye, entre autres, M. l'avocat L.-A. Giroux, Maître Louis Madore, les Docteurs Amyot, Turcot, Petitclerc, Quesnel, Blais; M. J.-A. McNeil, marchand dont le magasin au centre de la ville est le rendez-vous de tous les nouveaux arrivants, M. A. Robitaille, le représentant provincial de "La Sauvegarde"; les MM. Franœur, marchands d'instruments agricoles fabriqués dans le Québec. M. T.-E. Gagner, pharmacien, M. J.-J. Leblanc, inspecteur d'écoles; M. C.-E. Barry, représentant des capitalistes de France, et nombre d'autres qui luttent vaillamment et gardent de la province de Québec un culte inaltérable.

Au sortir du club, après une photographie prise sur les marches du portique, nous allons visiter le Collège des Jésuites où le supérieur, le Rév. Père Bellavance, nous fait le plus charmant accueil.

Il faut avoir vu, coudoyé et causé avec ceux qui ont charge de la cause éducationnelle des nôtres, dans ces immenses régions de l'Ouest canadien, pour avoir une faible idée de la lutte qu'il a fallu soutenir et des sacrifices qu'a coûtés l'état de choses actuel. Et aujourd'hui encore, malgré tout le terrain gagné et la sympathie plus grande que semblent montrer les gouvernements de l'élément catholique des prairies, les nôtres sont encore obligés de monter une garde sévère et de s'imposer de lourdes charges pour maintenir et affirmer leurs droits acquis. Chose incroyable—mais qui ne doit plus nous surprendre, maintenant,—c'est de l'élément irlandais-catholique que leur viennent les plus sérieuses entraves. C'est l'Irlandais qui bataille avec le plus d'animosité et d'acharnement pour empêcher le canadien-français catholique d'arracher, bribes par bribes, la liberté de faire instruire ses enfants dans la langue et dans la foi de ses pères. Inconscients du tort énorme qu'ils se font à eux-mêmes, les Irlandais continuent dans l'Ouest cette persécution irraisonnée, fanatique et aveugle contre ceux-là mêmes qui seraient une si précieuse acquisition pour la défense et le triomphe de la cause catholique là-bas.

Les Orangistes qui ne sont qu'une poignée ont ensuite beau jeu à soulever les préjugés et à s'opposer avec violence à toute concession.

Ce que demandent aujourd'hui nos frères de la Saskatchewan et de l'Alberta est bien peu de chose.

"Pourquoi, disent-ils, ne nous serait-il pas permis de faire ici ce qui se fait partout dans l'empire Britannique ?

"Et nous ne le demandons même pas, nous ne l'exigeons même pas! Nous n'osons pas même le demander à des citoyens qui devraient avoir plus de largeur de vues! Nous nous contentons de leur dire: Laissez-nous au moins le peu que nous accorde la loi mesquine qui nous régit. Cette loi permet à nos enfants d'apprendre d'abord assez de français pour être en état de réciter leurs prières correctement dans la langue de leurs pères et de leurs mères, de pouvoir lire et écrire aux auteurs de leurs jours dans la langue dont ces bons parents se sont servis pour inculquer à leurs enfants l'amour de Dieu et de la Patrie. Et ensuite, ces enfants seront obligés par cette loi de n'apprendre que l'anglais et de tout apprendre en anglais.

"Voilà tout ce que l'on nous accorde et encore, aux yeux de quelques-uns, c'est trop et on veut nous l'enlever sans songer qu'on blesse ainsi nos sentiments les plus légitimes, qu'on fait preuve d'une mesquinerie, d'une étroitesse d'esprit inconnues dans toutes les parties de l'immense Empire britannique, qu'on enlève dans le cœur de ceux qui sont ainsi privés de leurs droits et qui en souffrent, l'amour d'un drapeau qu'on prétend être l'emblème de toutes les libertés légitimes.

"Et pourquoi ne serions-nous pas de loyaux sujets de sa Majesté tout en sachant une autre langue que l'anglais?"

La chose est possible, c'est évident, et les hommes d'Etat de l'Angleterre le comprennent bien, en 1852, quand les Evêques de la Province de Québec vou-

lurent fonder une Université. Lord Elgin consentit à les aider. Il se rendit lui-même en Angleterre pour obtenir la faveur désirée par les évêques. Et les deux raisons que ce distingué gouverneur donna au Parlement anglais et protestant de notre Mère patrie pour obtenir une charte aux pouvoirs les plus étendus, c'est que les évêques voulaient fonder à Québec une Université afin de pouvoir conserver les enfants français et catholiques. Et ces anglais à l'esprit large comprirent que plus ces coloniaux resteraient fidèles à leur foi et à leur langue, plus ils seraient fidèles à leur Roi, plus ils seraient des citoyens honnêtes et utiles.

Ces anglais intelligents et patriotes ne se trompaient pas. Les canadiens-français ont gardé leur foi et leur langue et tout le pays en bénéficie. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans l'Ouest?—C'est donc une lutte ardue que les nôtres ont à soutenir là-bas, ils la soutiennent, ils la livrent avec un entrain, une endurance et un patriotisme qui sera l'une des plus belles pages de l'histoire de notre race, en Amérique.

Dans la Saskatchewan, ils ont leurs couvents et leurs écoles séparés, qu'ils soutiennent de leurs propres deniers. Leur chef aimé et respecté, Sa Grandeur Mgr Mathieu, évêque de Régina, vient de fonder son collège de Gravelbourg au prix de quels sacrifices! Il vivra et grandira, grâce à Dieu.

Dans l'Alberta, mêmes efforts, mêmes sacrifices. Nous avons admiré le couvent des Sœurs Grises, à Edmonton, les écoles catholiques, l'hôpital catholique et surtout—puisque celui-là nous l'avons visité—le beau collège des Jésuites, à peine terminé et qui sera une pépinière d'où sortiront les apôtres de demain, prêtres et laïques, tous soldats de la cause catholique et française, dans l'Ouest.

Lorsque nous eûmes franchi la grande porte d'entrée du collège, c'est le Rév. Père Bellavance, recteur et préfet des études, qui reçut notre groupe et qui, avec une amabilité charmante et une courtoisie parfaite, nous conduisit à travers les salles du collège.

Le collège St. François-Xavier d'Edmonton, ouvert le 1er octobre 1913, est dirigé par des Pères de la Compagnie de Jésus. Le 25 mars de la même année, il avait obtenu de la Législature de l'Alberta la reconnaissance civile sous le titre "Collège des Jésuites d'Edmonton". Il a été agrégé à l'Université Laval de Québec le 13 juin 1917.

Le but du collège, comme le dit le prospectus, n'est autre que de préparer les jeunes gens à toutes les carrières, au sacerdoce ou à la vie religieuse, aux carrières libérales ou industrielles. Deux cycles d'études ont été inaugurés, celui des études classiques, à base française, et celui des études commerciales enseigné en anglais. Il convient de remarquer que les élèves d'origine française reçoivent au cours classique un solide enseignement de l'anglais adapté aux besoins du pays, et, dans le cours commercial, un enseignement du français qui leur permet de lire, d'écrire et de parler correctement la langue française.

L'éducation donnée aux jeunes gens ne comprend pas seulement les matières

d'enseignement ordinaires, mais elle est combinée de façon que tout doit concourir à former leur caractère et à développer chez eux le sens religieux et moral.

Le but poursuivi dans l'organisation des études a été d'établir un cours classique solide, pratique et complet. SOLIDE: en suivant d'aussi près que possible le code pédagogique des Jésuites, connu sous le nom de "Ratio Studiorum". Tout en admettant que d'autres programmes peuvent avoir leurs avantages, les Rév. Pères croient que le leur, ayant fait ses preuves depuis trois siècles dans diverses régions de l'univers, peut être maintenu avantageusement, tout en acceptant les modifications reconnues nécessaires.

PRATIQUE: par là on entend deux choses: la première, que la formation harmonieuse des facultés de l'enfant est encore ce qu'il y a de plus utile pour affronter les luttes de la vie; Pratique encore, en ce sens que les directeurs font place aux sciences naturelles et aux mathématiques. Cependant, dans cette modification des anciens programmes, tout en cédant à certaines exigences, on n'a pas visé à l'étendue des connaissances, mais plutôt à la formation intellectuelle que les sciences naturelles et les mathématiques sont susceptibles de donner.

C'est une erreur d'abrégé les études classiques. Il s'agit, en effet, moins de savoir, que de discipliner l'intelligence; les connaissances comptent moins que la formation intellectuelle lente qui permet de comprendre mieux et de donner d'avantage. C'est pour cette raison que le cours commercial n'est pas considéré comme un cours préparatoire au cours classique.

Au prix de quels efforts la Compagnie des Jésuites a-t-elle réussi à édifier cette maison qui est aujourd'hui le château-fort des nôtres, dans l'Alberta, elle seule le sait. C'est un beau corps de bâtisse, imposant et solidement construit. Les prêtres distingués qui l'habitent, qui en sont l'âme et le principe actif, n'ont qu'un but: le voir s'agrandir et prospérer, afin de pouvoir donner asile à tous ces jeunes gens qui ont besoin d'une formation bien catholique et bien française pour résister aux assauts réitérés et permanents de l'élément anglais.

Nous avons assisté à la réunion des élèves, dans la salle de récréation et, avec eux, nous avons goûté. Il y a là des enfants de toutes les races, anglais français, irlandais, syriens, allemands, russes, métis. L'élément français domine, cependant, en grande majorité et contribue à créer, entre ces condisciples de races différentes, des liens de camaraderie qui auront leur force et leur influence plus tard.

Nous nous sommes arrachés à regret de cette maison bénie, de cet atelier de patriotisme et d'espoir, nous promettant de faire connaître l'œuvre admirable que ces saints religieux accomplissent dans l'étude, dans l'enseignement et dans la prière. Cette promesse, tant bien que mal nous la remplissons aujourd'hui et nous voudrions que nos amis de l'Est qui se rendront à Edmonton, ne manquent pas d'aller frapper à la porte du collège des Jésuites. Ils y puiseront une belle et émouvante leçon de patriotisme et de dévouement qui les prendra au cœur, comme

elle a fortement impressionné tous ceux d'entre nous qui l'ont saisie et qui ne l'oublieront jamais.

Mais l'heure s'avance. Il faut songer à quitter cette terre où nous avons vécu, en si peu d'heures, de si douces émotions. Quelle moisson de souvenirs nous allons rapporter et comme il va falloir crier bien haut à nos frères du Québec ce que nous avons admiré et applaudi de tous ces vaillants.

Les autos amènent le parti canadien-français à la résidence de M. et Madame Côté où ces hôtes charmants, une dernière fois, veulent entendre parler du pays. Nous sommes là, à ce foyer hospitalier et charmant, une heure à évoquer l'image de la vieille province et à redire les promesses de l'avenir. Québec! comme ce mot-là a de charmes pour ces chers exilés! Mais avec quel légitime et grand orgueil ne nous parlent-ils pas également de cette autre province française qu'ils ont à édifier, au sein de la province anglaise, et malgré les obstacles, malgré les oublis et, souvent même, malgré les blâmes qu'ils reçoivent de ce Québec qui devrait les seconder si généreusement!

Et durant que Mde Côté se multiplie, pour faire les honneurs de sa jolie résidence, entourée de ses fils, M. Côté nous esquisse, en larges traits, l'histoire de nos luttes là-bas, et la belle moisson qu'il y aura à recueillir, si nous savons résister encore quelques années.

Celui qui me parle et qui nous dira bon voyage, dans quelques instants, connaît ce que c'est que de lutter et ne pas craindre l'avenir. Il vient de ce pays du Saguenay où l'air pur des montagnes, en même temps qu'il donne au corps la force et la santé, infuse dans l'âme une énergie et une puissance d'action qui sont un actif précieux pour les luttes de la vie. Il s'est fait lui-même ce qu'il est, orateur, homme d'affaires averti, bilinguiste parfait, conseiller prudent et savant modeste, d'une étonnante érudition, et tout cela, sans le concours de personne, par la seule force de son énergie, de ses études personnelles, à travers la bataille pour la vie. Ils sont comme cela plusieurs des nôtres, en première ligne de combat sur le front de bataille. Avec de tels hommes, pourquoi ne pas avoir foi dans l'expansion de notre race là-bas?

Et je songeais à toutes ces choses quand le train eut dépassé les dernières maisons de la ville et que, du plus loin que nous les aperçûmes, ces chers amis de toujours, de nos mouchoirs et de nos chapeaux, nous échangeions avec eux des signes d'adieu.

Il ne faut donc pas désespérer du sort de l'élément canadien-français, dans les plaines de l'Ouest, là comme partout où des enfants de notre race sont allés s'établir, nous avons pris racine et pour toujours. Les nôtres comptent aujourd'hui dans la finance, dans le commerce, dans l'industrie, dans l'agriculture principalement, dans la sphère professionnelle et intellectuelle. C'est là que notre formation classique s'affirme et que nos qualités de Latins apparaissent davantage. Certes, nous ne sommes pas encore les maîtres, nous en sommes bien loin, mais si nous avons, dans cette partie du pays, les canadiens qui sont émigrés aux

Etats-Unis, nous serions réellement chez nous; la patrie canadienne aurait gagné en grandeur et tous les canadiens habitant le Canada seraient aussi, au point de vue financier, bien plus riches qu'ils ne le sont présentement. Des millions de personnes, dont un grand nombre de canadiens, se sont égorées en Europe pour la possession de terres qui ne valent pas celles-là, au point de vue de la richesse du sol, sans compter toutes les possibilités de développement au point de vue industriel. Il est temps que les individus qui composent la nation canadienne, qu'ils habitent les Etats-Unis ou le Canada, se réveillent, et qu'ils réclament leur part de l'héritage national, au lieu de payer des millions et des millions de piastres pour faire venir des étrangers qui prennent la place qu'eux-mêmes devraient occuper sur le sol canadien. Il est beau d'être généreux, mais c'est l'être trop que de passer ainsi son héritage à des inconnus pour aller vivre ailleurs; surtout quand cet héritage est le sol même de sa patrie, et que ce sol est le plus riche qu'il y ait au monde, et le plus facile à développer. Je devrais dire aussi le plus beau et je m'en voudrais de ne pas vous parler, maintenant, de Victoria,—la ville des fleurs,—des Rocheuses et de leurs deux plus riches joyaux: le lacs Louise et Banff. Ces quelques lignes vous reposeront des considérations plus sérieuses que nous venons d'étudier ensemble, et qui sait si un couple heureux, en m'écoutant vanter la beauté de ces contrées, ne se rendra pas, en juin prochain, vivre dans ce paradis enchanteur, la lune de miel, la lune d'amour...

* * *

Ce fut par une température idéale, sous les flots d'un soleil resplendissant que nous primes bord, le 10 au matin, sur le "Princess Charlotte", l'un des magnifiques bateaux du Pacifique Canadien qui fait le service quotidiennement entre Vancouver et Victoria. Tous les membres de l'excursion étaient d'une humeur charmante, un sourire sur les lèvres, enchantés de cette belle promenade de cinq heures sur l'eau, à travers les îles verdoyantes qui parsèment cet immense détroit de Fuca dont les flots azurés baignent les côtes de la Colombie.

Il était dix heures lorsque le navire qui nous portait quitta son quai et bientôt Vancouver disparut à nos yeux derrière les îlots verts qui font comme une couronne d'émeraudes à la ville industrielle de la Colombie. Nous avons une vue d'ensemble ravissante de la baie des Anglais, de la place de Jéricho et quelques instants plus tard nous voguions en plein détroit, sans secousse, sur une mer qui s'était faite majestueuse et calme, pour nous recevoir. L'étrave du navire fend les ondes avec une rapidité croissante et dans son sillage lumineux, les mouettes blanches viennent cueillir les miettes de pain que nous leur lançons, s'enlèvent dans le ciel pur en décrivant de capricieuses et savantes arabesques, le bec ouvert, avec de petits cris qui nous amusent.

Après le diner, dont nous dégustons l'excellent menu avec une coupable gourmandise, mes compagnons de voyage et moi, confortablement installés sur le

pont d'arrière, nous nous abandonnons tout entiers au charme de cette délicieuse après-midi d'été, dans un *farnient* enchanteur, causant, rêvant et essayant de faire la plus ample provision possible de toutes les beautés que la nature se plaît à semer sous nos yeux éblouis. Et c'est après avoir empli notre âme de toutes ces visions qui, demain, seront pour nous un souvenir d'un charme inoubliable, que nous saluons Victoria, capitale de la Colombie, terme de notre longue randonnée. Victoria, la perle du Pacifique, la cité des fleurs, qui ne nous semble peuplée que de millionnaires et d'employés publics, tellement il fait calme dans cette ville où tout est richesse, beauté, verdure et repos.

A peine avons-nous mis pied à terre et retenu nos chambres au splendide hotel Empress, que des hôtes gracieux nous amènent visiter la ville, superbement bâtie à l'extrémité sud de l'île de Vancouver. De l'autre côté du détroit, se profile, dans le lointain lumineux, les majestueuses montagnes Olympiques et, plus au sud, le pic alpestre du mont Baker. C'est dans ce décor merveilleux, sous le plus enchanteur des climats, au sein d'une nature toujours verdoyante, que vivent les 50,000 habitants de Victoria. Heureuses gens qui n'ont qu'à se pencher pour cueillir les fleurs d'un coloris ravissant et d'une étonnante diversité, qui ne connaissent pas la rudesse de nos hivers rigoureux et dont la mer, qui étale à nos regards l'immensité de ses eaux profondes, offre sans cesse la splendeur de sa majestueuse beauté. Nous traversons des parcs aux arbres gigantesques, des avenues qui sont d'immenses parterres, des rues propres et larges, bordées de résidences princières qu'entourent des charmilles ombreuses, des jardins verdoyants où pousse une flore éternelle.

Cette ravissante promenade se termine par la visite de l'Observatoire qui possède le plus puissant télescope d'Amérique. Nous passons ensuite une heure à parcourir le jardin japonais, et le soir, après le dîner... la danse est en honneur.

Le lendemain dimanche, nous nous rendons au "home" de M. Butchart, un industriel millionnaire, qui possède à quelques milles de la ville une résidence princière et le plus beau parterre d'Amérique, une merveille. C'est un jardin de plusieurs mille pieds carrés, semé de lacs et de chutes artificielles, où poussent et s'épanouissent toutes les diversités de fleurs connues. M. et Mde Butchart nous font les honneurs de leur propriété avec beaucoup de grâce et nous restons émerveillés devant tant de richesse et tant de beauté. Ces parterres somptueux, ces cascades de roses, de tulipes, de lys, par centaines, par milliers, ces plates-bandes innombrables de fleurs rares, que quatre-vingt-cinq jardiniers cultivent avec un soin jaloux, ces grands arbres, ces arceaux de plantes exotiques, toute cette flore ravissante, aux teintes si vives et si riches, cette profusion de couleurs, de teintes, le parfum qui s'en exhale nous laissent croire que nous habitons au pays des rêves et nous nous en arrachons avec le plus vif regret. Ce paradis terrestre est ouvert au public deux fois la semaine et jamais, nous assure notre hôte charmant, une fleur n'est enlevée de sa tige.

Au retour, nous parcourons la fameuse route de Malahat, bordée de riches exploitations agricoles, de fermes splendides et nous entrons en ville, saluant sur notre passage la résidence du lieutenant-gouverneur que l'un des nôtres a jadis habitée : sir Henry Joly de Lotbinière.

A deux heures, nous prenons congé de nos amis d'un jour et, dans le calme pur d'une après-midi de soleil, nous quittons Victoria qui nous a laissé une si agréable impression. Le soir tombe sur la mer. Tout là-bas, à l'horizon, le soleil plonge son gros disque rougi dans les ondes du détroit dont il dore légèrement les courtes lames. Au loin, nous entrevoyons les hautes cheminées de Vancouver où nous débarquons à sept heures.

Le lendemain de notre départ de Vancouver, nous entrons dans les montagnes Rocheuses, et cette journée du lundi, 13 juin, nous l'avons passée dans le train sans nous lasser d'admirer les sites merveilleux qui se déroulent sous nos yeux. On dirait une pellicule cinématographique gigantesque où la main de l'artiste se serait ingénieusement entassée précipices sur précipices, ravins sur ravins, cascades sur cascades, en faisant courir notre train à travers tous ces abîmes, comme un jouet minuscule suspendu au-dessus de ces crevasses monstres ou accroché aux flancs de ces pics enneigés.

Les Montagnes Rocheuses ! Ces mots remettent devant les yeux de celui qui a eu la bonne fortune de faire un voyage jusqu'à la côte du Pacifique, le plus beau et le plus grand spectacle de la Nature, qu'il lui ait été donné de contempler. Ils évoquent dans son esprit la vision de quelque chose de gigantesque, de majestueux et de terrible tout à la fois ; ils font dérouler à son regard la panorama le plus grandiose qu'un cerveau puisse concevoir ; ils rappellent les furieux bouleversements de la croûte terrestre aux époques pré-historiques et les effroyables convulsions de notre planète, lorsque commença sa période de refroidissement. Jamais la plume d'un écrivain ni le pinceau d'un peintre, si puissants génies qu'ils puissent être, ne parviendront à reproduire fidèlement la grandeur des spectacles que ces montagnes offrent aux yeux des touristes.

C'est en contemplant ce paysage fantastique, grandiose, si imposant, si majestueux, que nous verrons combien nous sommes petits et, malgré tout, combien puissant encore le génie de l'homme qui a réussi à percer cette barrière formidable de pics et de ravins pour y construire deux voies ferrées, qui relient l'Atlantique au Pacifique.

Tout près de nous voici que se dressent à l'horizon les cimes altières des monts Tekarra, 9,486 pieds, Old Mas, 8,185 pieds, Pyramid, 9,075 pieds, Whistler, 8,085 pieds, Edith Cavell, 11,033 pieds, sur le roc vif duquel la lumière blanche met une teinte harmonieuse que la patine du temps n'atteint pas, Kerkeslin, 9,705 pieds et Hardisty, 9,300 pieds. Toutes ces cimes sont couvertes de glaces et de neiges éternelles et forment un décor, sur ce ciel nuageux, dont la majesté, la grandeur et l'harmonieuse beauté saisissent l'âme, empoignent et révèlent la sublime puissance du Créateur.

“Sur une superficie de deux cents milles carrés, nous dit le guide du Pacifique, entassez les uns sur les autres des centaines de Mont-Royal et de Cap Eternité, des milliers de montagnes plus élevées que les plus hautes de nos Laurentides, garnissez-les de forêts épaisses aux arbres séculaires ou couvrez-les de rocs, de glaces et de neiges, plantez de dix milles en dix milles des pics qui touchent aux nues, et vous commencerez à avoir une idée des Montagnes Rocheuses. Puis, dans cette masse de roc, creusez des gouffres profonds de centaines de pieds; dans cette prison aux murs infranchissables, enfermez les torrents les plus impétueux; dans ces gorges géantes, lâchez les cataractes les plus furieuses; déchaînez, si vous le voulez, les chutes d'eau les plus rugissantes, et vous aurez une conception de ces montagnes Rocheuses.”

Nous sommes arrivés au lac Louise, le soir, à dix heures, par une nuit d'été splendide. Comme il faisait tard, nous ne sommes pas montés à l'hôtel et, le lendemain, par le funiculaire nous gagnions le lac. Ce tramway minuscule gravit la pente très raide qui sépare la gare du lac, en un quart d'heure, en contournant la montagne et en rasant des précipices très profonds.

Une merveille, le lac Louise, une perle précieuse de la plus belle eau, un rêve qu'il est difficile de décrire. Imaginez vous un amphithéâtre de hautes montagnes dont la cime est coiffée de neige et dont les flancs dénudés et rocheux reflètent au soleil leurs teintes variées, passant du rouge vif au gris foncé. A mi-chemin des montagnes, la végétation commence: sapins, mélèzes, cèdres et bouleaux qui marient leur verdure à la blancheur des sommets et au prisme des rochers monstres qui les dominent. Tout en bas, le lac, nappe d'eau transparente, d'un bleu turquoise, admirable, tellement limpide, tellement claire que vos regards éblouis ne se peuvent lasser de l'admirer. Sur ces rives de sable fin, où plane un silence imposant, majestueux, solennel, que seul le chant léger de la brise vient rompre en ridant la surface de l'onde, s'élève la splendide hôtellerie du Pacifique où l'on nous reçoit avec le luxe et la courtoisie dont la compagnie du Pacifique semble avoir le monopole.

Quelques heures après notre arrivée, avec un groupe d'excursionnistes, j'ai fait, à dos de cheval, l'ascension du mont Beehive et, en plein mois de juin, nous sommes entrés dans une tempête de neige. Les chutes Bridal coulaient, sous nos yeux, entre deux énormes blocs de glace. Nous avons pris le thé dans un petit chalet accroché aux flancs du mont “highest situated tea Room in Canada”, comme l'annonce le menu et durant que la brise souffle au-dehors, que la neige tourbillonne, confortablement assis au coin du feu, nous croquons des sandwiches et nous buvons du thé bouillant dans de petites tasses en porcelaine antique.

Et quand, bien réchauffés, bien réconfortés, nous quittons cet asile miraculeux, il nous est possible d'entrevoir, penchés sur la balustrade du chalet, à trois mille pieds, tout en bas, comme un château de cartes, l'hôtel du Lac Louise, avec son parterre de roses, de tulipes et d'œillets blancs, mirant sa toiture gothique dans l'onde pure du lac qui brille au soleil, dans une éclaircie soudaine,

omme une merveilleuse escarboucle. Nous aurions pu tenir ce paysage ravissant dans le creux de notre main.

Quand nous sommes descendus, après avoir contourné monts et ravins, avec de petits cris de frayeur poussés par les dames qui faisaient partie du groupe, et qu'un goûter substantiel nous eut remis des émotions et des fatigues du voyage, nous sommes allés sur le lac. Nous avons parcouru ses flots bleus que le soleil s'amusait à lutiner en pailletant d'émeraudes pâles et de turquoises énormes la cime des vaguelettes que le passage de ma nacelle soulevait derrière elle. Promenade délicieuse où la majesté de ces monts imposants unie à la beauté ravissante du lac, qui semble jeté là pour mieux faire ressortir l'admirable coordination de l'ordre et du génie de Dieu, dans la nature, laisse dans votre âme une impression de force, de calme et de poésie intense.

Le soleil plonge ses rayons brûlants à travers les arbres de la rive et rend la couleur du lac changeante. Il varie ses teintes à mesure que nous avançons. Tout à l'heure, au souffle de la brise, le lac frissonnera et vous jurerez qu'il s'est drapé dans un manteau bleu-gris. Les montagnes l'entourent et lui font une gigantesque couronne qui contraste avec lui en finesse et en douceur par leurs gris, leurs roses pâles, leurs beiges dorés et la blancheur de leurs sommets enneigés.

Mes petites amies ne cessent pas de s'exclamer et je vous laisse à deviner si les "great" et les "lovely" foisonnent. L'une d'elles essaie gentiment de retenir une goutte d'eau sur son annulaire, croyant ainsi cueillir une émeraude véritable et la passer à son doigt. Jeu d'enfant qui rêve de bijoux et de fleurs à cet âge si fragile et si tendre.

Nous avons dit adieu à ce paradis enchanteur pour gagner un autre Eden: Banff, distant du lac Louise de quarante minutes en chemin de fer.

Là, c'est toute une autre scène. Nous débarquons à cinq heures du soir, sur le quai d'une gare animée et, quelques instants plus tard, une automobile mise gracieusement à notre disposition, nous débarque à la porte du splendide hôtel que possède le Pacifique, à Banff, un véritable château aux immenses proportions, d'un luxe merveilleux, où nous allons goûter, trente heures durant, la vie fastueuse des grandes villégiatures des Rocheuses.

L'hôtellerie du Pacifique canadien se dresse dans un site unique et rappelle par ses formes et sa masse, un castel féodal du moyen âge. Des touristes de toutes les parties du monde s'y rendent par milliers, attirés par la réputation qui s'est acquise Banff, dans un décor féérique de montagnes et de glaciers merveilleux, devant lequel la plume de l'écrivain et le pinceau de l'artiste restent impuissants, tant il semble difficile de décrire la sublime beauté de ces lieux enchanteurs.

Banff est surtout célèbre par ses sources d'eaux sulfureuses. Plusieurs groupes de piscines construites en divers endroits sur le flanc du mont Sulphur, permettent aux visiteurs de prendre des bains d'eau chaude avec tout le confort voulu. Il offre encore de nombreuses attractions; son parc zoologique en est une des

intéressantes, mais il ne faut pas oublier non plus de mentionner les excursions à cheval, les ascensions alpines, le canotage sur la rivière Bow et les lacs Vermillon, le golf, etc. Le mont Assiniboine, qui s'élève à une vingtaine de milles au sud de Banff et qui dresse sa cime enneigée à 12,000 pieds dans les airs, est souvent appelé le "Matterhorn du Nouveau Monde".

Nous avons visité tous ces endroits et rapporté de là des photographies précieuses, des souvenirs et des impressions qui resteront gravés pour toujours dans notre âme.

Nous avons quitté Banff, le mercredi, à cinq heures du soir. En laissant la populaire station balnéaire, la ligne s'allonge au fond d'une vallée qu'arrose la rivière Bow et que dominant, de chaque côté, de hautes chaînes de montagnes, aux cimes rocailleuses et à demi couvertes de neiges éternelles.

A Canmore, un peu plus loin, on peut voir à droite trois superbes montagnes, dont les sommets assez rapprochés se ressemblent à tel point, qu'on les a appelées les "Trois Sœurs". Quand nous sommes passés là, la lune se levait derrière ces trois monts. On aurait dit une immense hostie suspendue dans le ciel profond. Un aigle planait sur nos têtes. On passe encore quelques pics moins élevés, et le train sort enfin des Rocheuses gigantesques, et entre dans un territoire plutôt ondulé, qui sépare les montagnes de la prairie. Pendant de longues heures on verra toujours les hautes silhouettes des pics. A cette heure du soir, leur sombre masse se détache en profil plus accentué dans la pâleur du jour qui tombe et quand nous avons quitté leurs assises formidables, leur majestueuse et écrasante stature nous suivra longtemps encore dans notre course vers l'immensité des prairies vertes...

Calgary, Régina, Winnipeg, l'Ontario nord, Toronto et puis Québec, la vieille cité où nous arrivons, un soir de juin, avec la joie profonde de saluer et de revoir tant de figures chères. Et nous avons cette impression suprême, à travers tant d'autres, de fouler un sol à nul autre pareil, le sol de la province la plus harmonieusement belle, la plus solide, la plus saine, la plus paisible, de toute la Confédération.

Et je veux terminer sur cette pensée, cette causerie déjà trop longue: restons chez nous et aimons notre terre canadienne. Faisons-en la conquête pacifique et que tous nos efforts tendent à la faire aimer. Chantons-en les beautés par tous les moyens à notre disposition. Et je saisis cette occasion d'applaudir à votre œuvre du "Terroir", M. le président. Votre admirable société, dont je m'enorgueillis d'être un des membres fondateurs, a contribué et contribuera plus largement encore à faire connaître et applaudir les hommes, les œuvres et les choses du vieux Québec. Continuez, avec vos vaillants collaborateurs, cette œuvre patriotique, elle a sa valeur incontestable. Faites aimer la terre de Québec et n'oublions jamais que c'est elle qui nous garantit, par l'effort incessant de nos infatigables et fidèles défricheurs et de nos solides ruraux, la permanence et l'épanouissement de notre race sur le sol du Canada.

Sur les battures d'Escoumains

RÉCIT DE GRÈVES



M. Alphonse Desilets, Secrétaire de la Section québécoise des Auteurs Canadiens et lauréat du prix de poésie 1922 de l'Action Intellectuelle.

Navigateurs qui longez les rives de la Côte-Nord, aux dernières lames de novembre, si vous apercevez, au fond de l'anse qui échancre la Pointe des Escoumains, un vieux bout d'homme très vieux, assis au seuil de sa cabane plus vieille encore, arrêtez-vous...

C'est là qu'achève de s'éteindre le dernier amant de la mer, le dernier passionné que le salin du large saoulait et qui meurt aujourd'hui de ne pouvoir partir comme autrefois. Allez le consoler! Il vous dira l'histoire navrante qu'il m'a dite l'an dernier, par un soir d'équinoxe où la mer tourmentée et rageuse apportait au rivage les derniers grincements des poulies de brigantine.

—o—

Le père Pros,—Prosper-Etienne Roulin, d'après le baptistère huguenot des Iles Jerseyaises,—vint au pays à quatorze ans avec son père, frêteur ruiné dans les guerres de 1809. Etabli sur la Côte à ras de marée, l'ancien frêteur faisait commerce avec tous les pêcheurs d'en-bas. Son fils grandit à ses côtés avec le souvenir des misères paternelles et l'âme rude des gens de mer. Garnement sans culture

autre que celle du métier marin, il sautait fréquemment sur une barge de pêcheurs pour s'éloigner des terres et voler vers l'inconnu du large, où l'air est plus sauvage et la vie plus conforme aux penchants de ces natures combattives.

A vingt ans, Pros était maître de barge. A vingt-quatre, il narguait les tournants du golfe et louvoyait parmi les banquises qui longent les récifs de Terre-Neuve. Il se maria. Un fils naquit, vrai chien de mer qui, à cinq ans, suivait son père durant des semaines, au fond de cale, dormant sur des cordages roulés et buvant l'eau salée à pleine gorge comme un requin. La mère mourut en couches dans une absence de Pros. Le fils grandissant, beau et fort, à dix-huit ans voulut être un homme à son tour. Le père Pros en était fier. Son mâle orgueil se concentrait sur ce grand gâs, le plus robuste et le mieux bâti de la Côte.

Les filles qui descendent vers les roches, à l'aube où reviennent les pêcheurs, lui criaient en le reluquant: "Té, là, mon malin, viens pas chez nous, tu s'ras pas r'çu!" Il comprenait. Et le dimanche, de messe à vêpres, il consentait à s'amuser aux caquetages des brunes enfants du bourg dont il fut vite la coqueluche. Mais, parfois, au milieu des rires on le surprenait à jongler et de mystérieux pourquoi montaient des sourires aux regards. On l'avait fait remarquer au Père Pros et il avait répondu: "C'est qu'on mûrit, voyez-vous".

Mais l'amour paternel s'aveugle. Quand on vieillit, on oublie l'âge où la folie met le cœur en place de la tête. Il croyait tant son fils pétri du même limon que lui que jamais il n'eût imaginé d'autre amour pour ce gâs que celui d'une fille de pêcheur, courageuse et résignée compagne d'un sempiternel absent.

—o—

Pros vieillissait. Il songea que le fils devrait prendre femme, que cela ferait un foyer riant, où ses vieux jours se-

raient ensoleillés de têtes blondes enfantines juchées sur ses épaules. Il l'avait dit au fils, tout bonnement, sans rhétorique, un soir que celui-ci, accoudé aux montants des claies où sèche le poisson, regardait le moulin des Mercer dont la haute cheminée, fumant nuit et jour, disait l'ardeur industrielle.

Le gas de Pros hochait du front. Le père jetait la même amorce sans résultat.

Le silence est parfois l'indice d'un écroulement moral qui se prépare au fond des âmes.

La catastrophe se produisit. Un matin que Pros et son gas revenaient sur leurs barges, celui-ci dit au vieux entre deux tours de barre:—"Père, j'irai demain demander la Gurthy du bourgeois des moulins. Elle m'attend; je lui ai promis."

Un coup de rame mouillée sur la nuque du vieux loup de mer l'eût moins assommé que cet inattendu. Il sursauta.—"Quoi! Est-ce que j'comprends? Tu fais du nez sur notre monde pour t'aligner avec une grande! Qu'as-tu pensé? Tu sauras que les Roulin sont hommes de mer et qu'avant de donner mon garçon aux gens de bois je serai au large. Qu'as-tu pensé? Crois-moi. Prends une femme parmi ceux-là qui sont des nôtres. Elles sont ben manqué qui t'espéraient. Fais pas d'orgueil; c'est notre malheur!"

Il se tut.

Le lendemain, Pros partit seul à la morue. Il avait froid au fond de lui-même. Quand il revint, le samedi, son gâs l'attendait aux amarres, endimanché. Il le vit, anxieux, décidé à frapper un dernier tour de rame. Têtu pourtant, mais point buté, Pros lui dit en piquant son ancre: "Puisque c'est fait, c'est ton affaire! La mer est boudeuse à cause de toi. On fera tes noces, puis on verra."

—o—

Dix mois après, quand les glaces d'avril eurent cédé sous le soleil, les marins qui hivernent autour du clocher

villageois, descendant au rivage, s'arrêtaient un à un, à la cabane qui boude au fond de l'anse, pour demander:—"Père Pros, on fait-y la pêche tout de même, c't'année??"...

Et le bonhomme, sans trahir un chagrin, subitement ravivé, de répondre:

"Faudra bien! que voulez-vous!... Vous pensez pas que j'allais suivre l'ingrat? Si une femme lui a chaviré le cœur, c'est qu'il n'était pas fait pour la mer lui... Pourtant! j'espérais..."

Et le vieux, quand les autres furent aux barges, se mit à pleurer pour la première fois.

Il aurait pu partir, s'en aller lui aussi, avec la foule qui se presse dans la fièvre turbulente des villes; il n'avait pas voulu. "Je mourrai seul", avait-il dit à la voleuse d'espoir qui lui ravit son gâs. "Je mourrai seul, comme un chien de grève, sur les cailloux que j'embrasserai farouchement. Car la mer, la gueuse de mer qui m'a bercé et nourri, est dans mon âme. Elle a mes yeux, mes mains, mes pieds, toute ma vieille carcasse qu'une lame maternelle enroulera, un soir d'automne, dans son suaire glacé... je ne partirai pas".

Et maintenant, c'est à cette pensée lugubre que se creusent, jour par jour, les yeux profonds et tristes du Père Pros, de celui qu'un seul bonheur hantait toujours: vivre dans l'horizon natal, y lutter jusqu'au dernier sursaut, puis... sombrer en songeant: "Mon fils prendra la rame et trouvera ma barge où je l'avais ancrée!"

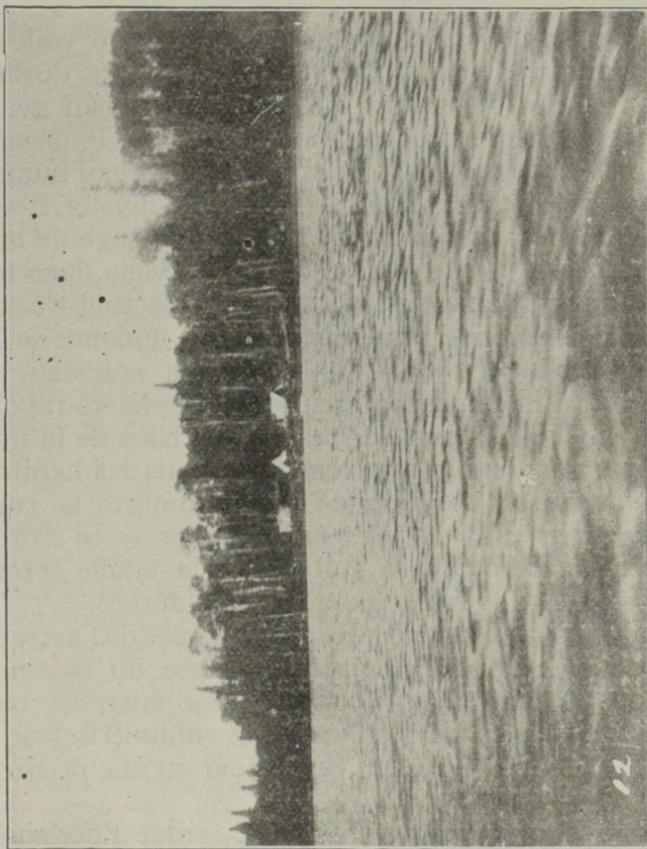
—o—

Navigateurs, qui longez les rives de la Côte-Nord, aux dernières lames de novembre, si vous apercevez, au fond de l'Anse qui échancre la pointe des Escoumains, un vieux bout d'homme très vieux, assis au seuil de sa cabane plus vieille encore, arrêtez-vous...

ALPHONSE DESILETS.

Avril 1922.

SUR LES GRÈVES D'ESCOUMAINS



“Navigateurs qui longez les rives de la Côte Nord.... arrêtez-vous.”

Aubes et Réveils

I

Point du jour

L'aube blanchissante soulève à l'orient le voile de la nuit. Les astres, aux scintillements plus vifs durant les premières heures du matin, ont maintenant pâli avant de disparaître à l'heure prochaine où se repliera le décor nocturne de la voûte constellée. Nul bruit du travail humain ne traverse encore la voix blanche qui chante mystérieusement dans les ténèbres; nul effort ne trahit le passage de la brise dans la ramée et sur les êtres endormis. Mais dans le brin d'herbe des prés, dans le géant des forêts, partout s'accuse le frissonnement presque imperceptible qui annonce le réveil général de toutes choses, à l'aube du jour nouveau.

Bientôt, à la lumière anticipée des premiers rayons du soleil, les objets informes, surgissant du chaos de la nuit, se préciseront: la montagne, le rocher, le faite des habitations émergeront, encore tout ruisselants d'ombre; le ruisseau fuira plus sûrement dans ses méandres, l'arbre se redressera plus fièrement de toute sa stature, et la feuille tremblera plus légère à son sommet, pour saluer l'aurore.

Bientôt, à la première effusion échappée de l'astre de feu par-dessus la ligne de l'horizon, la rosée du matin,—ces pleurs dont la nuit, dans sa mystérieuse tristesse, remplit silencieusement le calice des fleurs,—se sublimera pour monter là-haut, comme un encens réparateur ou une prière invocatrice!

Déjà, à la blancheur qui nimbait tantôt l'horizon, succède une auréole plus ample, aux tons plus vifs. Puis, décidément le levant s'enflamme, et du sommet des collines et des forêts dévalent les ombres de la nuit pour se blottir quelques instants encore à leur pied.

Les étoiles se sont effacées les unes après les autres au firmament qui s'embrase; la terre s'égayé à l'approche de

l'astre dont elle pressent l'apparition. Et, puisqu'on y voit à cette heure, le ruminant d'un effort subit se lève de sa couche humide pour humer le gazon qui l'allèche; l'oiseau des bois quitte sa retraite et voltige avant d'entonner sa chanson d'accoutumée, et celui des basses cours répète et claironne au loin sa diane; tandis que, dans son grand vol plané, le gibier de mer parcourt les grèves en quête de sa pâture matinale.

Le décor est en place; brillez maintenant, levez-vous, astre du jour, illuminez toutes choses, et sur terre et sur mer, n'ayez crainte de "briser vos rayons d'or dans les flots azurés!"

Voilà qu'en effet un foyer s'allume au bas de la voûte céleste. Des langues incandescentes s'en échappent et projettent leur éclat à la face des nuages qu'elles dorent ou dispersent, pendant que sur la plaine, roulent et retraitent les bruines et les buées retardataires, comme une armée en déroute.

L'homme quitte alors sa demeure, et sur cette scène grandiose dont il ne soupçonne pas toujours la sublime beauté, s'en vient compléter la féerie, comme à l'appel du Créateur aux six jours! C'est à l'homme qu'il incombe, après le réveil de toutes choses, d'entonner l'hymne du matin, le chant de l'aube, l'hozanna du travail, de la reconnaissance et de la prière, dû au Grand Ordonnateur de ces merveilles; devoir sacré qui devrait rallier la première pensée de notre réveil, la première inspiration de notre cœur, quand instinctivement nos yeux s'élèvent avec le jour qui monte là-haut. Car "les cieux nous parlent de la gloire de Dieu, et le firmament fait connaître l'œuvre de ses mains"!

Combien d'éveils dans la vie nous rappelleront plus tard cette éclosion du matin?—éveils de l'âme, avec son besoin de croire; de l'intelligence, avec celui de connaître, et du cœur, avec celui d'aimer?—Projets et rêves roses, nimbés d'or, qu'assombriront bientôt les tristes réalités, vous vous

levez ainsi dans nos âmes, comme l'aube à l'horizon, dans la splendeur et la sérénité de nos matins.

Primes heures

Au milieu de la maisonnée endormie, l'horloge domestique compte, monotone, sous son échappement, les dernières minutes de l'année expirante.—Un décliquetis se fait entendre, la sonnerie ronfle, et douze martelages fatidiques sur le gong sonore scellent pour l'éternité la plus récente page du passé. Les dernières vibrations se jouent encore dans les échos de la paisible demeure, que déjà les premières secondes de l'année nouvelle se sont enregistrées au cadran immuable et enténébré comme le destin.

Dans le silence de la nuit, d'ici, de là, on entend la respiration rythmée qui s'exhale de maintes poitrines; tandis que sur les têtes, blondes ou blanches, l'essaim des songes voltige et gambille bien différemment, sans doute; ici morose, en compagnie des regrets du passé, là, folâtre comme l'escorte de la jeunesse.

Entre les quatre parois du grand poêle flambe la dernière bille de la dernière attisée de l'année. La douce chaleur du fourneau, après s'être répandue dans toutes les pièces du logis, par les issues faciles qu'on lui a économiquement ménagées, va bientôt retraiter devant l'assaut des courants d'air glacé qui se pressent et s'agitent aux portes et fenêtres. Ecoutez donc, car elle va aussi bientôt se taire, la voix blanche de la bouillotte, chantant le dernier refrain d'un chant qui s'éteint et dans laquelle, en l'écoutant bien, on pourrait peut-être ressaisir quelque accent dolent d'un bien-être irrévocablement vécu avec l'année qui s'enfuit.

Avant que l'aurore du jour empourpre l'horizon, l'aurore de l'année se lèvera sur des esprits et des prunelles momentanément alourdis par un sommeil reposant. Il est tombé, ce sommeil, sur les plus jeunes, longtemps après le rêve déjà commencé des joies du grand jour. Car la jeu-

nesse a soif de l'avenir, parce qu'elle en ignore les amertumes; mais que l'âge mur et la vieillesse n'en soient pas jaloux! Ne demandons pas aux nuages de nos veilles de se faire parasites, pour obscurcir l'aurore des lendemains qui appartiennent plus à nos enfants qu'à nous-mêmes.

C'est ainsi que dans l'heureuse maisonnée rustique tout sommeille paisiblement durant l'évolution des années; parce qu'on y est habitué, au spectacle de la nature agreste, à s'en remettre, sans réserve et sans inquiétude, à la Bonne Providence, quant à la minute où il lui plaira de commander au temps de commencer le nouvel an, comme au soleil du printemps d'éveiller la moisson qui lève.

Oh! combien différemment, dans certains milieux sociaux, n'aime-t-on pas à noter la transition des années! Enterrement de l'année, dit-on, comme l'on dit encore enterrement de la jeunesse.

Enterrement la jeunesse serait chose si triste qu'on devrait sa hâter d'en effacer et non d'en marquer le souvenir. Mais non; l'on n'enterre pas la jeunesse; "on n'emprisonne pas, non plus, l'aurore", ajoutera le poète. Et aussi, chaque fois qu'à l'heure marquée par Dieu, le jour succèdera aux ténèbres de la nuit, la candeur de l'aurore montera toujours aussi jeune au firmament bleu; et chaque fois aussi que l'année se renouvellera, quelque chose de notre candide jeunesse reviendra luire même au fond des vieux cœurs assombris.

Voilà que par-dessus les côteaux lointains, couronnés de forêts, l'aube pointe. Le réveil s'annonce aussi de plus près, là où la gent ailée des basses-cours secoue la torpeur d'un long assoupissement, à la claironnée habituelle d'un chef altier et matineux. Déjà, une lumière s'allume aux fenêtres des demeures établies sur les collines d'où elles dominent les champs et la grande route. Le vieillard, aux heures de sommeil inégales et incertaines, est le premier à percevoir qu'ailleurs on s'éveille. Il sera donc jour tantôt; et mieux que cela, "jour de l'an!" Il ne lui déplaît pas d'être seul

encore pendant quelques instants à saluer le lever de ce jour qui s'ajoute à ses jours, à prévenir dans le recueillement l'effet d'une allégresse générale qui, pour lui, ne devrait pas être sans mélange.

Aussi, son pas se fera-t-il moins traînant; le sang appauvri de ses veines semblera-t-il moins souffreteux sous la température matinale du logis, avant que l'œil ardent du fourneau se ranime, s'embrase et brille.

Cette première flambée, à demi-préparée de la veille, qu'il mettra en place sur les cendres maintenant refroidies et attisera de ses vieilles mains transies, elle sera bien pour lui; pour lui de même presque tous les premiers rayonnements de chaleur qu'elle répandra, parce qu'il se tiendra là tout auprès pour en capter l'étenne; pour lui encore la première joie, le premier effluve de souvenirs qu'évoquera cette journée, qui lui parleront du passé, qu'il entretiendra seul avec délices, parce que tantôt il lui faudra s'effacer et céder la parole à ceux qui parlent surtout de l'avenir.

Généreux et abdiqué, il les fera taire alors, ces souvenirs, lorsqu'après avoir levé la main sur la génération nouvelle pour la bénir, il ne voudra plus effrayer des choses de son expérience la volée joyeuse des espérances et des bons souhaits auxquels on se plaira tant à donner l'essor, tout ce jour.

Bénissez donc, vieillard, au nom de Celui qui vous en a confié le soin et le pouvoir, bénissez tout à la fois le jour, l'année, et la génération qui se lèvent sous vos yeux, s'il est vrai que vous connaissez la vie; si vous êtes bien "le marin qui a connu tous les écueils, sondé tous les rivages, et auquel, pour pouvoir prophétiser, il suffit de se souvenir!"

Bénissez, mais ne prophétisez pas, en ce jour où il est bon plus qu'en tout autre d'ignorer l'avenir dont Dieu a voulu garder le secret, afin que pour tant d'humains il reste toujours quelque joie aux aurores des années nouvelles.

ERNEST CHOUINARD.

COUTUME PROVENÇALE

Il existe en France, au pays provençal, une coutume assez originale qui ne manque pas d'intérêt et qu'il plairait, sans doute, à nos lecteurs de connaître.

A la naissance d'un enfant, le père et la mère envoient à leurs parents et amis une jolie carte de faire-part au nom *du nouveau-né*. Dernièrement, un de nos citoyens distingués qui est membre de notre société recevait d'un de ses amis en France une carte de ce genre. C'était le petit-fils de M. Gaston Bouzanquet, bien connu à Québec (1) qui lui apprenait sa venue dans ce monde. La nouvelle lui en était communiquée en ces termes:

"Charles-Louis-Gaston Bouzanquet a le plaisir de vous annoncer qu'il a fait son apparition dans le monde en la demeure des excellents Nimois, ses père et mère, 8, avenue Feuchères, dans l'après-midi du quatorzième jour de décembre 1921."

"Monsieur et Madame Georges Bouzanquet Morache ont la joie de s'associer au présent faire-part."

De l'autre côté de la carte, se trouve une poésie en langue provençale qui dit la joie des parents et amis, à cet événement, et dont voici la traduction telle que communiquée:

"Depuis qu'au monde je suis venu,
Voisins et parents m'ont porté
Leur présent, qu'aussitôt j'ai tenu
Avec une grande volonté.

L'œuf, le pain, le sel, l'allumette,
Assurent ma bonne santé,
Ma taille droite et replète,
Enfin, toutes les qualités.

(1) Monsieur Gaston Bouzanquet est celui, en effet, qui fut le promoteur du monument érigé à Vauvert, en France, en l'honneur de Montcalm, et qui vint à Québec, comme délégué du gouvernement français, à l'inauguration du monument Montcalm, en octobre 1911. M. Bouzanquet est un héros de la grande guerre qui, pour ses services, a été décoré de la Croix de la Légion d'Honneur.

Mes parents m'appelèrent Charles;
 Vous trouvez, sûrement, qu'ils ont bien choisi!
 Quelque Nimois, qui vienne et parle,
 Dit de moi: "Il ne sera pas moisi!!"

En provençal, qui fut la langue du grand poète Mistral, et qui est encore en usage dans toute la Provence, elle se lit comme suit:

"Despiei qu'aoù mounde siei vengu,
 Vesin e parèn m'an pourta
 Si présèn, que leou ai tengu
 Em' uno grando volunta.

L'ioù, loupàn, la saou, la brouqueto,
 Assuroun ma bono santa,
 Ma taio arecho amai repleto,
 Enfin, touti li qualita.

Mi paren m'apeleroun Charlé;
 Trouvas, Segu, qu'an ben cousi!
 Qaouque Nimois que venguè, e parlé,
 Dis de ieou: "Sera pas moussi"!!

CHARLOUNE.

L'œuf, le pain, le sel, l'allumette sont des présents traditionnels en Provence, à cette occasion. On souhaite ainsi que l'enfant soit:

"Plein comme un œuf,
 Bon comme le pain,
 Vif comme le sel,
 Droit comme une allumette",

mais il est à présumer que ces présents n'excluent pas les autres cadeaux en usage ailleurs, et que ces derniers sont aussi les bienvenus.



Le Coin des Artistes

Nous croyons intéresser nos lecteurs en publiant le rapport général de la Société des Artistes de Québec, société qui est affiliée à la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec depuis trois ans. Le présent rapport est d'autant plus intéressant que, couvrant la période de 1915 à 1922, il contient toute l'histoire de cette Société des Artistes de Québec.

1915-1922

HISTORIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Une intéressante réunion de la "Société des Artistes de Québec", a eu lieu récemment au Parlement de Québec, sous la présidence de M. Ivan Neilson. Une vingtaine d'artistes, professionnels et amateurs, avaient répondu à l'appel. A ceux-ci s'étaient joints quelques membres honoraires, amis des beaux-arts, qui avaient bien voulu encourager de leur présence nos artistes québécois.

M. le Président souhaita la bienvenue aux nouveaux membres, puis, il expliqua, en quelques mots, le but de l'assemblée, qui était surtout la préparation éloignée de l'exposition estivale que la Société a l'intention de tenir, l'été prochain. Celui-ci invita ensuite le secrétaire à faire l'historique de la Société, afin de renseigner les nouveaux membres sur son but. Le secrétaire, esquissa rapidement les humbles débuts de la "Société des Artistes de Québec". C'est en 1915 que cette Société fut fondée à Québec, et voici dans quelles circonstances. A une assemblée qui eut lieu aux bureaux de l'honorable Frank Carral, une déclaration fut rédigée par feu M. Chs Langelier, dans laquelle les signataires se constituaient en corporation dans le but de promouvoir le goût des beaux-arts, en organisant des expositions, des réunions et des conférences, etc., Voici le texte même de cette résolution:

Québec, 26 mars 1915.

" Nous, soussignés, citoyens de Québec, désirons nous former en association, " sous le nom de "*La Société des Artistes de Québec*", constituée en corporation " dans le but de promouvoir le goût des arts, en organisant des expositions annuel- " les, ou semi-annuelles, de peintures, de sculptures, etc., en facilitant les rela- " tions entre les artistes-peintres et ceux qui s'intéressent aux productions artis- " tiques par des réunions, des lectures et des conférences. La Société aura son " siège d'affaires à Québec. "

Cette résolution, signée par les personnes suivantes, fut transmise au Greffier de la Cité de Québec, et par cette formalité, la Société se trouva régulièrement

organisée. Voici les noms des signataires: I. Neilson, Frank Carrell, B.-A. Scott, Chs Langelier, Philiias Corriveau, Edmond Lemoine, H. d'Hellencourt, Philippe Paradis, P.-B. Dumoulin, Hubert Neilson, J.-B. Hans.

Il n'y eut pas d'élection à cette réunion; on se contenta de jeter les bases de la Société. M. le juge Corriveau, toutefois, voulut bien agir comme secrétaire. Ce n'est qu'en 1916 que les officiers furent élus. Voici le résultat des élections:

Patron: Son Honneur Sir P.-E. Leblanc, Lieutenant-Gouverneur de la Province.

Président d'honneur: Sir Lomer Gouin.

Vices-Présidents d'honneur: L'hon. Alexandre Taschereau, Son Honneur le Maire de Québec.

Comité Exécutif: Président: H.-Ivan Neilson, A. R. C. A.; Vice-Président: Chs Huot; Secrétaire: Hormisdas Magnan; Trésorier: Edmond Lemoine.

Depuis 1915, la Société a poursuivi fidèlement son but, autant que les circonstances difficiles créées par la guerre l'ont permis. Voici les principaux travaux accomplis depuis la fondation de la Société:

L'exposition tenue à Québec en 1916, fut un succès et appréciée par la presse québécoise en termes élogieux. Elle révéla au public plusieurs talents naissants. Parmi les exposants de cette exposition mentionnons les noms suivants: de Québec, Eugène Hamel, Ivan Neilson, Chs Huot, J.-B. Hans, Mlle Alice Huot, Edmond Lemoine, A. Prévost, Mlle Mary A. Bonham, Mlle Mary Comb, J.-Elzéar Garneau, Antonio Masselotte, Mlle M.-L. Gingras, M. Johnston, Mlle Catherine Rhodes, Mlle Lillian Russell, et Mlle Mary Shaw, G.-H. Duquet; de Montréal: Henri Hébert, W. Brymner, Suzor Côté, E. Dionnet, A. Laliberté, Mlle Berthe LeMoine, O.-S. Leduc, et Monsieur Henri Fabien, d'Ottawa.

Rendant compte de cet événement artistique "Le Soleil", de Québec, disait:

Son Excellence, Sir P.-E. Leblanc se déclara enchanté d'ouvrir cette première exposition de peintures organisée par la "Société des Artistes de Québec". Il fit remarquer qu'elle contribuerait largement à intéresser le public aux choses de l'art et attirerait les jeunes vers cette noble profession. Et l'honorable monsieur Leblanc ajoutait avec à propos que le peuple canadien, après avoir consacré ses premiers efforts aux choses nécessaires à la vie, devait maintenant se tourner vers les beaux-arts, qui sont, eux aussi, nécessaires à son développement intellectuel. "Toutefois, insistait le lieutenant-gouverneur, nous ne sommes pas en retard dans cette voie, je me fais un devoir de le reconnaître, nous avons d'abord pourvu au plus nécessaire. Mais il me fait plaisir de constater qu'un mouvement sérieux vers les arts se dessine à Québec et qu'une orientation officielle, assez marquée, pousse et encourage aujourd'hui les jeunes talents dans les vocations artistiques. Du reste, nous avons, dans la présente exposition, des preuves nombreuses que la peinture et la sculpture ont, chez les canadiens, des adeptes éclairés et de

valeur. En effet, nous avons devant nous des œuvres du terroir, et il convient d'encourager leurs auteurs."

De plus, la Société a contribué à quatre expositions tenues à Montréal, Toronto, Ottawa et Québec.

En 1919, sur l'aimable invitation de M. G.-E. Marquis, alors président de cette Société, la "Société des Artistes de Québec", s'affilia à la Section des arts de la "Société des Arts, Sciences et Lettres" pour collaborer à une œuvre dont le but était identique.

Depuis trois ans, la Société a collaboré à l'excellente revue "Le Terroir" organe de la "Société des Arts, Sciences et Lettres", de Québec.

Au cours du mois de janvier, le président de la Société, M. Ivan Neilson, a tenu une intéressante exposition de peintures, d'aquarelles et d'eaux fortes au Morrin College.

Un autre membre de la Société, M. Geo.-Henri Duquet, sous les auspices de la Compagnie d'Exposition de Québec, a tenu, au mois de septembre dernier, une belle exposition de tableaux et d'œuvres d'art, très appréciée par les visiteurs.

Puis le secrétaire évoqua la mémoire de trois membres, fondateurs de la Société, disparus au cours des années dernières: MM. Chs Langelier, P.-B. Dumoulin et J.-B. Hans.

Plusieurs lettres d'adhésion furent signalées, en particulier celles de M. Antonio Masselotte, alors à Paris, où il suivait des cours de peinture, de M. Chs Huot, qui a passé l'hiver à Montréal, mais qui prendra une part active à la prochaine exposition.

En 1922, la Société compte un bon nombre de membres professionnels et plusieurs membres honoraires qui se sont groupés autour des artistes pour les aider et les encourager. Les membres professionnels actuels de la Société sont les suivants: MM. Chs Huot, Ivan Neilson, G.-H. Duquet, J. Bailleul, Alyre Provost, Antonio Masselotte, Elz. Garneau, Théo. Castonguay, Emile Joncas, A. Cinq-Mars, L.-J. Wilde; Mlles M.-L. Gignac, Lucie Corriveau, Alice Huot, Béatrice Miller, Florence Barry, Caroline Barry, Rachel Cimon, Cordelia Scott, Irma Levasseur, Antoinette Godbout, Jeanne Germain, Lauretta Bertrand.

Parmi les membres honoraires, mentionnons MM. Cyr.-F. Delâge, surintendant de l'Instruction publique, Cyrille Tessier, notaire, l'hon. F. Carrell, C. L. B. A. Scott, industriel, l'hon. Philéas Corriveau, H. d'Helencourt, journaliste, l'hon. Philippe Paradis, C. L., Georges Bellerive, avocat et publiciste, Georges Myrand, H. Myrand, Jules Lesage, P. Gauvin, J.-E. Grégoire.

Actuellement la "Société des Artistes de Québec" est constituée comme suit:
Patron: Sir Chs Fitzpatrick, lieutenant-gouverneur de la province.

Président d'honneur: l'hon. Alexandre Taschereau, Premier Ministre.

Vices-Présidents d'honneur: les honorables Athanase David, secrétaire de la province; C.-F. Delâge, surintendant de l'Instruction publique.

Comité Exécutif: Président: Ivan Neilson, artiste-peintre; Trésorier: Georges-Henri Duquet, artiste-peintre; Secrétaire: Hormisdas Magnan, publiciste.

Puis le secrétaire communiqua une lettre de l'honorable M. David, secrétaire de la province, dans laquelle il assure la Société de sa bienveillance et de son entier dévouement. Puis, se faisant l'écho de tous les membres, le secrétaire dit que tout faisait présager un heureux réveil artistique à Québec: la réorganisation de l'Ecole des Beaux-Arts et l'encouragement officiel que reçoivent les beaux-arts à Québec de la part du gouvernement, tout en un mot, était de bon augure et que la "Société des Artistes de Québec" ne pouvait que bénéficier de ce beau mouvement.

N. B.—Peu de jours après la réunion générale dont il vient d'être question, et à laquelle assistait M. Edmond Lemoine, la Société apprenait avec une douloureuse surprise la mort de ce dernier. A une réunion subséquente de la Société, la résolution suivante fut inscrite dans le livre des délibérations:

"Ayant appris la mort de Monsieur Edmond Lemoine, les membres désirent exprimer aux familles en deuil, à Madame Lemoine, en particulier, leurs sincères condoléances dans le malheur qui les frappe, épreuve doublement douloureuse à cause des circonstances dans lesquelles M. Lemoine est mort.

"Par sa parfaite courtoisie et son dévouement inaltérable, le défunt s'est acquis l'affection et la reconnaissance de la Société. A cause de ses talents et de ses connaissances techniques, la Société perd en lui, un de ses membres les plus distingués.

"Il sera vivement regretté des élèves de l'Ecole des Beaux-Arts de Québec dont il était l'un des principaux professeurs et à la réorganisation de laquelle il a collaboré activement."

HORMISDAS MAGNAN,

Secrétaire



COIN DES MUSICIENS

A propos d'Indy

Nous recevons de M. Léo Roy, compositeur de Québec bien connu, la note suivante que nous nous faisons un plaisir de publier :

A M. D. POTVIN,

Secrétaire de la rédaction du *Terroir*.

Québec, le 23 mars 1922.

"Le Devoir" (Montréal) du 17 décembre dernier contenait, au sujet de la visite manquée, à Québec, du maître-compositeur français M. Vincent d'Indy, un article intitulé : "Un mauvais point pour Québec", article auquel, dans "Le Soleil" (Québec) du 23 décembre, on répondit par "Question de mesure".

Si l'on considère que, pour le bon renom de Québec, une mise au point documentée ou autorisée,—assez différente de l'exposé préjudiciable du "Devoir"—ne lui ferait que du bien en rendant justice impartiale à qui de droit, et si on peut le faire sans nommer de personnalités et sans blesser qui que ce soit, on pourra conclure de l'extrait ci-inclus (dont j'ai l'original), et dont on n'autorise pas encore la reproduction textuelle, par délicatesse altruiste.

Sincèrement vôtre,

LEO ROY.

Voici l'extrait de la lettre de Vincent d'Indy à M. Péo Roy :

"Paris, 10 mars 1922.

"Je regrette profondément que *la maladresse*" de ... "*m'ait privé du plaisir d'aller à Québec*" ... etc.

"Faites ce que vous croyez être appelé à faire, et ne vous occupez pas des critiques."

"Croyez, cher Monsieur, à toute ma bien sincère sympathie. Vincent d'Indy."

* * *

L'oratorio Eve

Le charmant oratorio du maître Jules Massenet sera interprété, le 25 avril courant, en la salle des Chevaliers de Colomb par les chanteurs de saint Dominique qui se sont adjoint une cinquantaine de voix de femmes.

Eve, c'est tout le premier acte du grand drame humain exprimé en une musique comme seul Massenet savait en faire. Le Maître a su y décrire toute la naïveté, la tendresse d'abord et, ensuite, tout l'amour de nos premiers parents. Mais "l'amour ne donne pas que la riante ivresse" et, après la faute, vient la malédiction, exprimée par un grand cœur qui est de toute beauté.

L'interprétation de cette belle œuvre musicale est sous la direction de M. Raoul Dionne, directeur des chanteurs de saint Dominique et président du comité de musique de la société des Arts, Sciences et Lettres



REVUE DES LECTURES

Par DAMASE POTVIN

Dans un de ses derniers numéros, le *Progrès du Saguenay*, sous le titre de "En marge d'une causerie" et sous la signature de Jules Civique, publie un long article à propos de la conférence faite récemment sous les auspices de la société des Arts, Sciences et Lettres, par M. Henri Ortiz, gérant municipal de Grand'Mère. Après avoir analysé la conférence de M. Ortiz, l'auteur de l'article fait quelques commentaires où il se montre très sympathique au système préconisé par notre conférencier. Il rappelle aussi les paroles prononcées à cette occasion par M. le maire Samson.

* * *

Notre dernier numéro, qui était un mois en retard, comme l'on sait, à cause de la grève des typographes, était sous presse, quand nous avons appris l'heureuse nouvelle que le premier prix de poésie du concours annuel de l'Action Intellectuelle avait été gagné par notre excellent ami et collaborateur, M. Alphonse Désilets. Nos sincères félicitations.

M. Désilets, qui est l'un de nos meilleurs poètes de Québec,—et le jury du concours de l'Action Intellectuelle nous donne raison,—est le secrétaire de la section québécoise de l'association des auteurs canadiens. Il a déjà à son actif deux recueils de vers et son troisième, celui qui vient d'être primé, *Sous la brise du Terroir*,—un titre qui nous va, on le conçoit,—paraîtra prochainement.

* * *

M. l'abbé Camille Roy publie dans le dernier numéro du *Canada-Français* un bel article intitulé "Vers l'âge d'or" et où il est question de la littérature canadienne; c'est elle qui, d'après M. l'abbé Roy, s'en va vers son âge d'or, grâce au gouvernement provincial de Québec, "soucieuse de toutes ses hautes responsabilités" et qui "veut à tout prix faciliter, provoquer, hâter l'avènement heureux de cette ère fortunée."

Après avoir rappelé ce que le gouvernement a fait pour les lettres, les arts et les collèges classiques au cours de la dernière session, l'auteur de l'article en question conclut: "Et c'est dans ces conditions nécessaires que les lettres canadiennes pourront prendre un nouvel essor. C'est par cette voie de plus grande lumière qu'elles s'en iront vers leur âge d'or."

Nous félicitons avec joie le *Soleil* qui, dans sa page éditoriale, a commencé la publication d'une "galerie de nos poètes québécois". Il publie une substantielle biographie de chacun de nos bardes suivie d'une pièce de vers de chacun d'eux. C'est un excellent moyen d'encourager nos littérateurs que de les faire connaître de cette façon au public.

* * *

Notre camarade Alonzo Cinq-Mars, dont nos lecteurs ont lu souvent les sonnets de si délicate facture dans le *Terroir* et qui est correspondant de la *Presse* à Québec, publie dans ce journal, depuis quelques semaines, sous le pseudonyme de Cyrano, des chroniques fort remarquées sur la politique provinciale. Nous les lisons toujours avec profit.

* * *

Commettons-nous une indiscretion en annonçant qu'un journaliste tout récemment arrivé dans notre ville et qui fait partie du personnel de la rédaction du *Soleil* depuis quelques semaines, M. Jean-Charles Harvey, va publier, dans le courant de l'été, un roman de mœurs québécoises qui est présentement chez l'imprimeur. Ce roman sera intitulé *Marcel Faure*.

* * *

Notre excellent professeur de diction française et membre de notre société, M. Joseph Dumais, a publié, voilà déjà quelques semaines, le premier numéro du *Jardin des Muses Canadiennes*, revue des poètes et des chansonniers de chez nous. Nous félicitons sincèrement M. Dumais pour cette publication qui s'est présentée fort élégamment et qui a été, nous n'en doutons pas, chaleureusement accueillie.

Le premier numéro contient une quarantaine de pièces de vers de tous les genres et qui toutes sont signées de poètes du "pays de Québec". La plupart de ces poésies avaient été récitées, au préalable, au cours d'une soirée dite "L'Heure Exquise", organisée par M. Joseph Dumais lui-même et qui eut lieu, en février dernier, à l'Académie Commerciale.

Nous sommes sûr que le "Jardin des Muses" si bien entretenu par un jardinier de l'habileté et de la science de M. Dumais, ne manquera jamais de fleurs; nous lui souhaitons un printemps éternel.

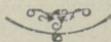


TABLE DES MATIÈRES

LE TERROIR, VOL. II.

CONFÉRENCES:

	PAGE
Oxford, souvenirs de la grande université, par Onés. Gagnon.	10
Un Héritage sacré, par C.-J. Magnan.	231
Souvenirs de guerre, par le col. H. Chassé.	277
Missisquoi, par Oscar Boulanger.	235, 374
Les Nôtres aux Etats-Unis, par Geo. Morisset.	442
Le rôle des forêts, par Ayla Bédard.	487
Les Nôtres dans l'Ouest, J.-Ed. Fortin.	537

POÉSIES:

La Croix, l'Epée, la Charrue, J.-B. Caouette.	4
Soir de la Toussaint, Eph. Chouinard.	51
A Maria Chappdelaine, J. Patry.	105
Souvenir de Mistassini, A. Cinq-Mars.	151
Ode au Saguenay, Marcel.	226
Ma cigarette, A. Cinq-Mars.	276
Ils ne sont pas morts, Silvius.	324
Hospitalité de Nuit, Derfla.	370
Bonne année à nos lecteurs, la direction.	434
Les larmes, A. Cinq-Mars.	440
Premières neiges, Derfla.	439
Au soleil de chez nous.	484
Le peuplier, Silvius.	530

ARTICLES DIVERS:

La "swallow", Ern. Chouinard.	30
Le Vieux Banc, Ant. Rivard.	37
On demande un poète, G.-E. Marquis.	46
Au Pays du Lac St. Jean, Damase Potvin.	55
Joyeux Noel à tous, D. Potvin.	162
Population et instruction au Lac St. Jean, G.-E. Marquis.	106
L'agriculture au Lac St-Jean, A. Létourneau.	121
Les Forêts du Lac St-Jean, G.-C. Piché.	134
Impressions sur le Lac St-Jean.	142
Pèlerinage à la maison de Laurier, J.-M. Turgeon.	171
Antonio Masselotte, H. M.	197
Reflets d'héroïsme, Hector Bernier.	200
Neiges d'antan, Jules S. LeSage.	206
La Soc. Symphonique de Québec, P. L.	208
Le Dr Eug. Van Dick, Damase Potvin.	180
Parties, Naz. Levasseur.	188
Le Palais de l'Agriculture, L. Auger.	192
Eudore Evanturel, par Ern. Chouinard.	251

Pour les chantiers, G.-C. Piché.	256
Autour de l'érable, Acer Canadensis.	260
Edmond Lemoine, H. Magnan.	293
Le prochain recensement, G.-E. Marquis.	297
La Famille Hémon, D. Potvin.	322
Lorenzo de Nevers, H. Magnan.	336
Petite chronique, D. Potvin.	342
L'Emigré, Régis Roy.	348
O'Neal, Benjamin Sulte.	352
La nuit sur la route et sur l'eau, Louis Hémon.	355
Accueil enthousiaste, G. B.	385
Deux Régimes, Benj. Sulte.	387
Le monument Laurier, Camille Duguay.	394
Un art architectural, J.-S. LeSage.	397
Le Canada aux artistes canadiens, Leo LeRoy.	400
Georges Duquet, H. Magnan.	403
Une Veillée du bon vieux temps, G. E. M.	405
La "Scouine", W. A. Baker.	409
A Thsitagama, René.	413
Un naufrage, Théo Paquet.	415
Colonisons.	431
Résurrection, la direction.	436
Un poète du Terroir, D. Potvin.	439
Pour la littérature, D. Potvin.	482
Pour les beaux-arts, A. Cinq-Mars.	513
Un centenaire intéressant, C.-J. Magnan.	535
Les "Etudes", Jules S. LeSage.	517
Aubes et Reveils, Ernest Chouinard.	560

CONTES:

Les étrennes de Fifi, Ern. Chouinard.	165
Jeannette, G. B.	193
Abandonnée, Damase Potvin.	456
Trop court de touée, Ern. Chouinard.	507
Sur les grèves d'Escoumains, Alp. Désilets.	555

THEATRE:

"Maria Chapdelaine", pièce en cinq actes par A. Cinq-Mars et D. Potvin, cinquième acte.	20
--	----

BIBLIOGRAPHIES: 45, 215

ECHOS DE LA SOCIÉTÉ:	42, 211, 359, 419, 461, 520
Revue des lectures par Damase Potvin.	262, 306, 365, 424, 474, 523 et 572
Service de librairie du <i>Terroir</i>	480, 528

PORTRAITS:

L'hon. J.-E. Perrault.	54, 78
M. Damase Potvin.	55

M. G.-E. Marquis.....	84
L'hon. Cyr-F. Delâge.....	89
M. Henri Ponsot.....	91
M. Emile Moreau, M. P. P.....	93
M. Jos. Vezina.....	209
M. Onés. Gagnon.....	211
M. C.-J. Magnan.....	231
Lt-col. Henri Chassé.....	277
M. Oscar Boulanger.....	325
M. Benjamin Sulte.....	388
M. W. A. Baker.....	409
M. Avila Bédard.....	487
M. Edouard Fortin.....	537
M. Alp. Desilets.....	555

GRAVURES:

Scène d'hiver.....	29
Sur le fleuve.....	39
Vue de Roberval.....	57
Coucher de soleil.....	59
A Normandin.....	61
En panne.....	63
Au mausolée Hémon.....	65, 69, 71
A Peribonca.....	67
Sur les bords de la Peribonca.....	97
A Métabetchouan.....	100
Le Mausolée Hémon.....	104
Monastère de Mistassini.....	114, 127
A la Rivière-aux-Rats.....	125
Saint-Bruno.....	129
Saint-Félicien.....	131
Map du Lac Saint-Jean.....	135
En canot.....	156
Maison de Laurier.....	173
Sir Wilfrid Laurier, orateur.....	177
Le hersage.....	198
La pêche.....	223
Foyer canadien.....	294
Labour nivernais.....	340
Sur les glaciés.....	404
La saison de la pêche.....	423
Scène d'hiver.....	437
Scène du terroir.....	455
Devant une ferme.....	473
Souvenir de l'été.....	486
La Bénédiction des Erables.....	506
Ancienne maison.....	522
Sur les grèves d'Escoumains.....	559
Dans nos érablières.....	537
LE COIN DES ARTISTES.....	587
LE COIN DES MUSICIENS.....	571

KISSEL
Coupé de Luxe



KISSEL, fini bleu foncé ; intérieur : couleur taupe, bourrures taillées à la main pour les sièges, modelés sur le corps humain ; marche-pieds individuels et ailes, du modèle sport, attachées à la carrosserie.

Le contrôleur d'huile KISSEL, patenté et perfectionné, distribue automatiquement la quantité exacte d'huile à chaque cylindre, quelles que soient les côtes, les charges ou les vitesses.

Il assure un maxime de pression d'huile pour les grandes vitesses et un minimum pour les petites vitesses.

EXPOSITION DES MODELES FERMÉS

AUTOS DE LUXE KISSEL, chez le Distributeur

J.-M. LANDRY

20 de la Couronne,

Ancien Poste J.-Edm. Poulin

LE TABACONISTE

G.-A. GRONDIN

61, RUE BUADE

Le magasin des meilleures marques. Le dépôt de quotidiens et périodiques.

TELEPHONE 4171

Durant votre séjour à Québec, n'oubliez pas d'aller chez

BERTANI

Restaurant Français et Italien
de Haute Classe

56-58 rue St-Jean, Québec
Chambres meublées, confort moderne

PHARMACIE JOLICŒUR

Ordonnances des Médecins, Médecines, Brevetés, Parfumeries de premier choix,
Papeteries de Luxe, Articles de Toilette de tout genre, CAMERAS et Accessoires,
CHOCOLATS et BONBONS

The Rexall Store

JOLICŒUR
338 rue St-Jean 29 rue Buade

PAR



BREVET

FOURREURS
De Sa Majesté le Roi Georges V

— AUSSI —

Complet assortiment de confections de la meilleure qualité pour
DAMES et MESSIEURS

Holt, Renfrew & Co.
Limited.

Le Salon des Elégants

Notre assortiment vous
permet de compléter votre
garde-robe.

Venez voir nos rayons
spéciaux.

La grande nouveauté dans
la confection et la Mercerie.

Les articles pour sports
et les fournitures militaires.

ETABLISSEMENT

CHARLES RONDEAU

4, RUE DE LA FABRIQUE

Place de l'Hôtel de Ville,

QUEBEC.



LIBRARY AND ARCHIVES CANADA
Bibliothèque et Archives Canada



3 3286 55306684 2



~~160625~~